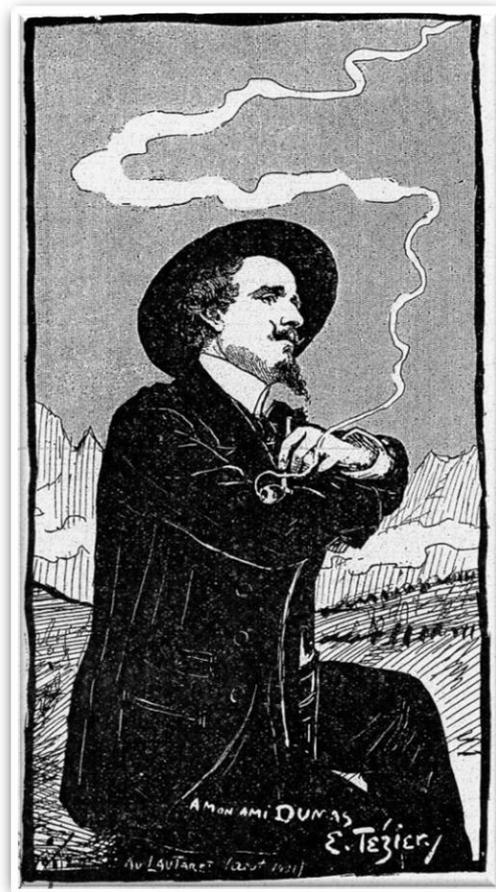


Eugène Tézier

1865-1940



Jean-Marc Barféty

2020

Version de janvier 2020

Eugène Tézier est un illustrateur dauphinois qui a été très actif à la fin du XIXe siècle dans le cercle des alpinistes et touristes dauphinois. Proche de Paul Guillemin, d'Émile Roux-Parassac, d'Henri Second et du libraire-éditeur Félix Perrin, il a illustré quelques-uns de leurs ouvrages ou publications. Il est essentiellement connu aujourd'hui pour un recueil de dessins consacré aux chasseurs alpins, *Nos Alpines*, paru à Grenoble, en 1898, avec des textes d'Henri Second.

Il y a quelques années, il n'existait aucune information sur Eugène Tézier. Lorsque j'ai entrepris de décrire *Nos Alpines* sur mon site www.bibliotheque-dauphinoise.com, j'ai fait des premières recherches qui m'ont permis de trouver sa date de naissance, d'esquisser l'histoire de sa vie et de rassembler quelques informations sur ses productions. Je lui ai consacré une page sur mon site en mars 2013. Je disais alors : « les connaissances sur Eugène Tézier étaient particulièrement fragmentaires. Elles l'étaient d'autant plus que l'on ne trouve aucune information sur Internet ou dans la documentation sur les artistes dauphinois. » Grâce à ces premiers travaux, je pouvais annoncer que : « Il me reste à trouver son décès. Né à Grenoble en 1865, on peut se demander s'il n'est pas mort jeune car on perd toute trace de son activité après 1906. ». Suite à cette publication, j'ai eu un contact fructueux avec un lecteur de mon blog qui m'a fourni d'autres renseignements sur sa production et son activité après 1906. Il m'a surtout transmis trois articles sur Tézier, de 1902, 1903 et 1985, articles qui ne donnaient pas plus d'informations sur sa date de décès, mais qui m'ont permis d'enrichir la connaissance de ses travaux. L'acquisition récente d'un ouvrage illustré de dessins originaux d'Eugène Tézier m'a conduit à reprendre mes recherches. J'ai pu bénéficier des nombreux documents mis à disposition sur Internet pour enrichir ma biographie. En premier lieu, le Catalogue Collectif de France (CCF) a permis de compléter sa bibliographie. Ensuite, Gallica, et les autres sites de numérisations d'ouvrage comme GoogleBooks ou Archive.org fournissent une foule d'informations à condition que l'on ait la patience de parcourir les très nombreux résultats de recherches lorsqu'on tape le mot « Tézier ». L'exploration de la presse ancienne numérisée, que ce soit grâce à Gallica ou au site Lectura, de la Région Rhône-Alpes, s'avère très fructueuse. Tout cela me permet aujourd'hui de donner une première biographie d'Eugène Tézier. Elle est incomplète. Il faudrait en particulier dépouiller la presse satirique des années 1885-1900 pour identifier toutes les collaborations d'Eugène Tézier. Je ne l'ai pas fait. Il faudrait aussi se plonger dans les publications populaires ou pour la jeunesse des années 1920-1930 pour exhumer le travail d'illustration d'Eugène Tézier en ces années-là. Je pense n'avoir fait qu'effleurer le sommet de l'iceberg.

Cette première biographie confirme qu'il y a eu approximativement trois périodes dans la vie d'artiste d'Eugène Tézier. Une première période correspond à une intense activité de dessinateur de presse de 1887 jusque vers 1895-1900. La deuxième est celle que l'on connaît déjà, la dizaine d'années entre 1894 et 1904 qui correspond à sa période dauphinoise. Enfin, pendant les très longues années qui vont de 1905 jusqu'à son décès en 1940, Eugène Tézier semble s'être cantonné à des travaux « alimentaires » ou de deuxième ordre, dont on arrive à extraire quelques productions, sans grand relief. Il semble y avoir eu une rupture dans la vie d'Eugène Tézier, aux alentours des années 1904-1908, qui ne correspond pas à son décès, comme j'ai pu le penser, mais ressemble à une forme de mort sociale.

Les origines

Eugène Louis Tézier est né à Grenoble le 10 août 1865¹, mais il appartenait à la Drôme par son père Jean Pierre Tézier. Celui-ci est né à La Baume-Cornillane le 14 août 1832 de la relation entre Jean Pierre Tézier, dont les parentes étaient propriétaires, cultivateurs et meuniers dans ce village, et de Marianne Tutier, de Montmeyran. Après leur mariage en 1835, qui légitime leur fils, ils s'installent au quartier du Mourayer, à Montmeyran, comme cultivateurs. C'est dans ce village qu'a vécu Jean Pierre Tézier, le père d'Eugène, jusqu'à ses années d'études à la Société évangélique de Genève. Devenu pasteur – ministre du Saint-Évangile comme il est qualifié à Genève –, il épouse Louise Weber le 14 décembre 1864 à Plainpalais, commune aujourd'hui incluse dans la ville de Genève. Cette dernière a une solide implantation genevoise où l'on trouve des horlogers (son grand père Jean-Louis Dunant et son arrière-grand-père Ami François Dunant) ou d'épiciers (son autre arrière-grand-père Samuel Benjamin Bally). En revanche, du côté du père de Louise, Joseph Weber, les informations sont plus lacunaires. On sait seulement qu'il est décédé en 1851 à Pfäfers, dans le canton de Saint-Gall, en Suisse, dont il semblait originaire. On n'ignore la raison de sa présence au Brésil, à Rio-de-Janeiro, quelques années plus tôt, où Louise Weber est née en 1844. Dans une notice biographique parue en 1902², Henri de Vinante le fait descendre du célèbre musicien Weber. Rien ne permet de corroborer cette ascendance prestigieuse. De ce que l'on connaît de la vie de Carl-Maria von Weber (1786-1826), il n'apparaît pas de liens possibles avec Joseph Weber. Même la religion les sépare, car le compositeur était catholique alors que tout laisse à penser que Joseph Weber était protestant.

Après son mariage, Jean Pierre Tézier est d'abord pasteur auxiliaire de l'Église réformée de Grenoble, sous la responsabilité du pasteur Fermaud. Il tient ce poste presque trois ans, du début 1865, jusqu'à son départ en fin 1867. Suite au décès du pasteur Beaux le 6 avril 1865, le village de Crupies se retrouve sans pasteur. Ce petit village de presque 400 habitants se trouve en Drôme protestante, à quelques kilomètres de Bourdeaux et à une trentaine de kilomètres au sud de Crest. Trouver un candidat pour ce village retiré semble avoir été difficile. Malgré plusieurs annonces et quelques candidatures, le poste n'est toujours pas pourvu près de deux ans après le décès du précédent pasteur. Lors de la séance du 13 février 1867, le consistoire de Crest valide la candidature de Jean Pierre Tézier par un vote. Malheureusement, le ministre de la Justice et des Cultes refuse de valider cette proposition car le pasteur Tézier n'est pas bachelier en théologie d'une faculté française. Après des recherches complémentaires, le consistoire revient à la charge en validant une deuxième fois cette candidature le 14 août 1867 et la soumet à nouveau pour validation. Il répond en particulier aux craintes exprimées par le ministre que le pasteur Tézier, ayant fait ses études hors de France, puisse amener une influence externe qui ne soit pas conforme à l'enseignement français. Visiblement, toutes les recommandations et les avis sur Jean Pierre Tézier convergent sur sa valeur professionnelle et personnelle. En l'absence d'autres possibilités, et suite à l'avis du consistoire, le ministre officialise la nomination de Jean Pierre Tézier comme pasteur de Crupies le 27 novembre 1867, sous la réserve qu'il se munisse du diplôme de bachelier en théologie dans les deux ans. On ne sait pas s'il a satisfait cette condition. Le pasteur Tézier est installé à Crupies le 26 décembre 1867³ par le célèbre pasteur Eugène

¹ Les informations généalogiques proviennent des actes d'état civil numérisés et mis en ligne sur les sites des Archives départementales de la Drôme, des Archives de la Seine (Paris) et des Archives d'État de Genève.

² *Nos artistes. Eugène Tézier*, par Henri de Vinante, dans *Les Alpes pittoresques*, 2^e année, n° 17, 31 janvier – 1^{er} février 1902, pp. 5-6. Henri de Vinante est peut-être un pseudonyme d'Henri Second ou d'Henri Vincent, un des journalistes de cette revue.

³ Sur la nomination de Jean Pierre Tézier comme pasteur à Crupies, voir son dossier aux Archives nationales : F/19/10421.

Arnaud, de Crest, connu aujourd'hui pour ses travaux sur l'histoire des protestants en Dauphiné. Il exerce son sacerdoce à Crupies pendant plus de 38 ans, jusqu'à sa mise à la retraite le 1^{er} janvier 1906⁴. Il a alors 74 ans et se retire chez sa fille à Bourdeaux. Pendant toutes ces années, « il a multiplié les visites et les preuves d'intérêt à toutes les familles confiées à ses soins »⁵. En 1904, il fait construire un temple à Crupies, en remplacement de l'ancien qui était installé dans une église dédiée au culte protestant depuis 1806 et qui, à cause de son état de vétusté, devait être remplacé.



Figure 1 : Vue de Crupies, avec le pont sur le Roubion et le hameau du Moulin au premier plan. On distingue le temple de Crupies (bâtiment à gauche, au centre de la carte), construit à l'instigation du pasteur Tézier, père d'Eugène Tézier.

A Crupies, Jean Pierre Tézier et Louise Weber habitent le hameau du Moulinet. Ils accueillent jusqu'à son décès Louise Dunant, veuve Weber, la mère de Louise. Les deux premiers enfants du couple, les jumeaux Eugène et Jean Tézier, ainsi que leur fils Albert Nephtali sont nés à Grenoble respectivement le 10 août 1865 et le 10 mars 1867. Ensuite, à Crupies, leurs sont nés sept enfants : Edouard, le 10 mai 1869, Amélie, le 16 octobre 1872, Ernest Fritz, le 10 mai 1875, Ernestine, le 31 janvier 1878, Alice, le 16 avril 1880, Alfred Adolphe, le 2 octobre 1882, qui n'a vécu que 7 mois et, enfin, Albert Alfred, le 9 décembre 1885. Parmi leurs dix enfants, trois n'atteignent pas l'âge adulte. Albert Nephtali, Alfred Adolphe et Albert Alfred meurent respectivement à 17 ans, 7 mois et 7 ans. Ernest Fritz est mort à l'orée de l'âge adulte, à 21 ans. La mère, Louise Weber, décède jeune, à l'âge de 51 ans, le 19 novembre 1895. Après son décès, son mari vit d'abord avec ses deux filles Ernestine et Alice et sa belle-mère Louise Dunant, veuve Weber. Puis, après le décès de celle-ci, en 1901, à l'âge de 85 ans, il reste seul à Crupies avec sa fille Ernestine, ses autres enfants s'étant peu à peu dispersés. Le destin de Louise Dunant est curieux. Cette femme, née à Genève, qui a vécu au Brésil, puisque sa fille y est née, et en Suisse alémanique, dans le canton de Saint-Gall, où son mari est mort, finit sa vie

⁴ *Journal officiel*, 2 juillet 1906.

⁵ *Récits dauphinois : histoire des églises réformées de Bourdeaux et de sa vallée (Drôme)*, par A. Mailhet, 1931, pp. 143-146.

dans ce petit village de la Drôme. Elle a vu mourir beaucoup des siens, dont sa fille et cinq de ses petits-enfants.

Premières années (1865-1887)

Bien que né à Grenoble, c'est dans le village de Crupies qu'Eugène Tézier passe les premières années de sa vie, avec ses parents, sa grand-mère Louise Dunant, veuve Weber, de Genève et ses nombreux frères et sœurs. Il y arrive à l'âge de deux ans et demi. Il est difficile de démêler l'influence de ce milieu protestant sur la vie et l'œuvre d'Eugène Tézier. Ses années à Paris et la culture artistique parisienne semblent avoir été plus déterminantes dans sa vie que ses années de formation et l'éducation protestante reçue de ses parents. On sait peu de chose de ses années de jeunesse. On doit se résoudre à suivre ce qu'en dit Henri de Vinante dans son article biographique. Avec son frère jumeau Jean, ils sont élèves au collège de Valence où « leur amitié, comme leur ressemblance, est demeurée proverbiale. » Dès le recensement de 1881, soit à l'âge de 16 ans, ils n'apparaissent plus à Crupies. Leur vie va maintenant se dérouler d'abord à Valence, puis, très rapidement, à Paris. Les deux frères cultivent des dons différents : « Eugène passait plus souvent ses études à caricaturer ses pions ou à imaginer des paysages, qu'à creuser des théorèmes de géométrie, tandis que Jean composait des vers ». Dans leurs fiches matricules, leurs niveaux d'étude sont différents, ce qui peut laisser penser que Jean Tézier a dépassé le niveau scolaire de son frère, sans aller jusqu'à obtenir le baccalauréat. De la production de cette époque, que ce soit celle d'Eugène, sous forme de dessins ou de premières contributions à des journaux, ou celle de Jean, publiée dans des revues ou des journaux, il ne reste rien. Henri de Vinante les dépeint comme deux jeune artistes romantiques, nouveaux Rastignac, « esprits rebelles à toute discipline, attirés déjà par leurs rêves », qui montent à l'assaut de Paris : « un beau jour, avec cette audace tranquille et confiante que donne la conscience d'une vocation certaine, et les illusions de la jeunesse, les deux frères s'embarquèrent pour la capitale, avec la ferme volonté de s'y faire une place au soleil. »

La réalité est un peu différente. Le 31 mars 1886, les deux frères se présentent à la mairie de Valence pour un engagement de cinq ans au 4^e régiment d'Infanterie de ligne⁶. Ils sont immédiatement incorporés. Ils ont 20 ans. Peut-être ont-ils déjà goûté à la vie parisienne. Sans fortune – plus tard, Eugène Tézier se targuera ne n'avoir vécu que de son travail –, ils voient dans l'armée une carrière possible, avec ses contraintes, mais aussi sa sécurité matérielle. En cela, ils ressemblent à beaucoup de jeunes gens de l'époque. Cela éclaire aussi sur leurs valeurs. En cette époque marquée par la défaite de 1870, le patriotisme, voire le militarisme, sont des valeurs largement partagées au sein de la population et de la jeunesse. Eugène Tézier montrera toujours beaucoup de sympathie pour l'armée. On ne sait comment il se situe lors de l'affaire Dreyfus, mais en 1898, quand il publie *Nos Alpines*, il rend un hommage vibrant aux soldats français. Dans la même lettre de 1914 où il disait n'avoir vécu que de son travail, il rappellera ses années militaires. Cela apporte un éclairage, certes incomplet, sur ses valeurs personnelles, dont on peut penser qu'elles ne sont pas étrangères à son milieu d'origine.

Une petite note de Paul Guillemin, en marge d'un article sur Eugène Tézier, signale que le jeune soldat a obtenu de Charles de Freycinet de pouvoir faire son service militaire à Paris, « où il put continuer ses études. » C'est probablement dès 1886 ou au début de 1887, que les frères Tézier peuvent se rendre dans la capitale. En l'état de nos recherches, nous pouvons affirmer que c'est en

⁶ Bureau de Valence, registre des matricules, classe 1885 : Jean Pierre Tézier, matricule n° 151 et Eugène Louis Tézier, matricule n° 158, en ligne sur le site des Archives départementales de la Drôme.

août 1887 qu'apparaît pour la première fois une page de dessins d'Eugène Tézier dans le journal satirique *La Silhouette*. Il vient d'avoir 22 ans et on n'imagine guère le dessinateur arriver à se faire connaître sans vivre à Paris. Henri de Vinante ne cache pas que cela a été difficile pour ces deux provinciaux sans relations : « comme il fallut pourvoir à l'existence matérielle, ce ne fut pas toujours rose. La gêne les obligea à multiplier leurs efforts pour mettre en évidence leur talent. » C'est d'ailleurs la raison qu'il donne au décès prématuré de Jean Tézier, « le poète », qui « succomba à la tâche ». Celui-ci est décédé à l'hôpital militaire du Gros-Caillou à Paris, le 3 novembre 1889, à l'âge de 24 ans. Il est encore soldat au 4^e régiment d'Infanterie lorsque les deux employés de l'hôpital vont déclarer son décès à la mairie du 7^e arrondissement. A la même date, son frère Eugène, affecté au même régiment, vient d'être mis en congé, le 23 septembre 1889, en attendant son passage dans la réserve. Une nouvelle vie peut commencer pour lui, entièrement consacrée au dessin.

Eugène Tézier, dessinateur de presse (1887-1895)

La première activité connue d'Eugène Tézier est son travail de dessinateur de presse. Dès 1887, il s'agrège à ce monde des dessinateurs qui, toutes les semaines, illustrent des journaux plus ou moins satirique, plus ou moins politiques. La première collaboration identifiée est le dessin de première page du journal *La Silhouette*, du 14 août 1887, alors qu'il est encore sous les drapeaux. Intitulé « *Ne réveillez pas le chat qui dort* », c'est une succession de petites vignettes agrémentées de légendes humoristiques. Aujourd'hui, on peut trouver son humour plutôt « potache » et franchement vieilli. Cette même année 1887, il collabore à *L'Eclipse* et au *Chat noir*. Ces collaborations semblent avoir été courtes, limitées pour *Le Chat noir* à l'année 1887 et pour *La Silhouette* aux années 1887 et 1888. Il est sollicité par *Le Pilon* pour prendre en charge la première page, mais comme la caricature qu'on lui

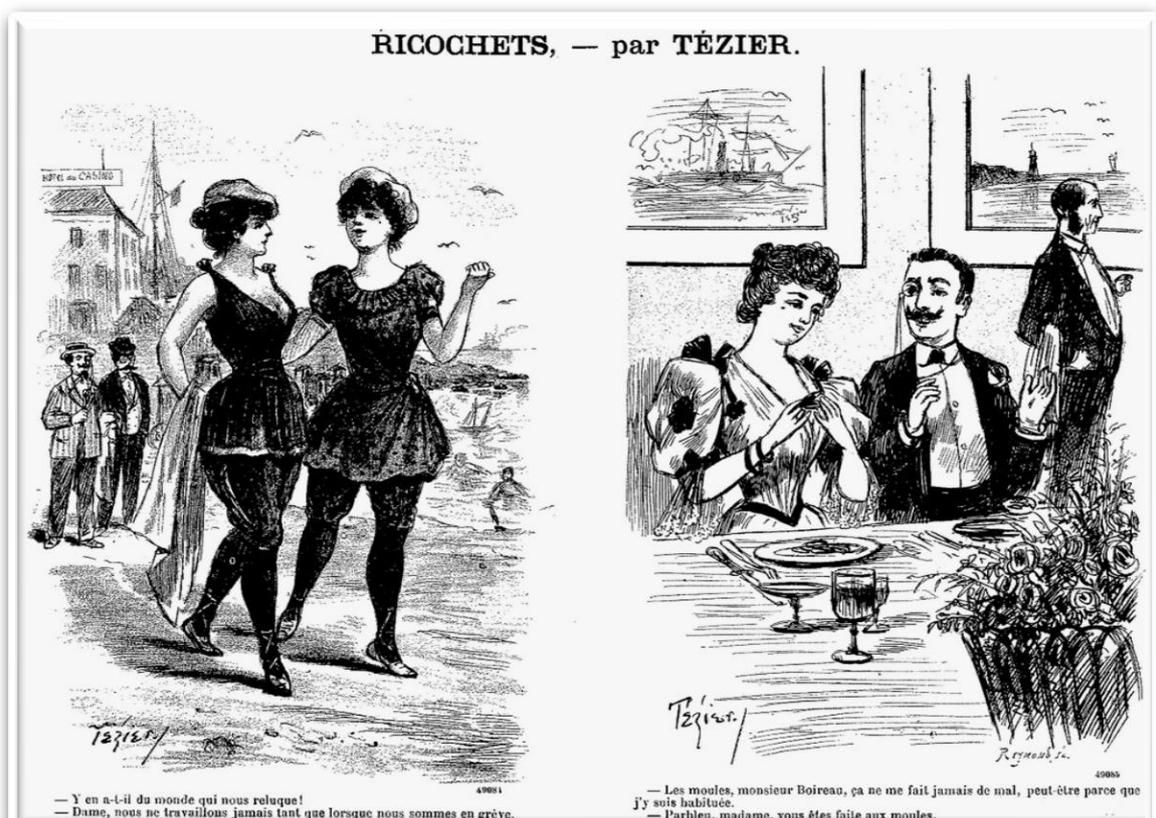


Figure 2 : Illustrations d'Eugène Tézier dans *Le Journal amusant*, du 15 septembre 1894.

demande est celle de Freycinet, il refuse. Les deux journaux auxquels il a le plus fourni de dessins sont *Le Journal amusant*, où, en 1887, il prend la succession de Léonce Petit mort quelques années auparavant, et *Le Charivari*, où il prend en charge pendant dix ans le portrait des *Hommes du jour*. Dans les années 1895, lorsqu'on voudra présenter Eugène Tézier, on dira, comme Paul Guillemain, « l'ami Tézier, du *Charivari* et du *Journal amusant*. » A cette époque, il est plutôt Rive gauche à Paris. Il habite d'abord dans le 10^e arrondissement, 10 rue Perdonnet, puis dans le 2^e arrondissement, 60 rue de Richelieu, plus proche du quartier des journaux à qui il fournit des dessins.

Le travail de recension complet des participations d'Eugène Tézier à ces journaux reste à faire. Seules quelques illustrations ont été trouvées. Grâce aussi à l'étude de Philippe Jones sur la presse

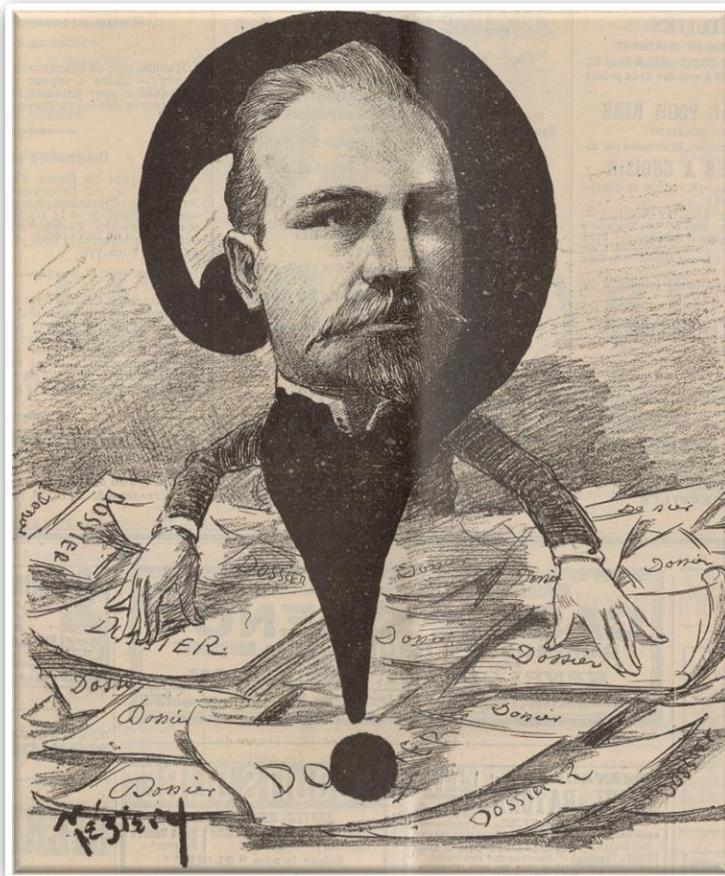


Figure 3 : Caricature de Franqueville par Eugène Tézier, dans la rubrique *Têtes du jour* du *Charivari* du 31 janvier 1893.

satirique entre 1860 et 1890⁷, il est possible d'identifier ses différentes collaborations. Cette étude montre d'ailleurs que le nombre de dessinateurs et caricaturistes était considérable, entraînant sûrement une concurrence vive entre eux. Malheureusement, le travail de Philippe Jones ne dépasse pas l'année 1890, ce qui ne permet pas de déterminer la fin des collaborations de Tézier à ces journaux. Il semble y avoir un changement vers 1895, car on ne trouve plus d'illustrations signées de son nom après cette date. Sa collaboration au *Charivari*, qui est probablement la plus longue et la plus constante, prend fin au plus tard en 1900, au moment du décès du directeur Pierre Véron. Eugène Tézier semble même avoir un peu délaissé à ce moment-là, vers 1895, le dessin de presse, au profit de l'illustration d'ouvrages. De 1895 à 1902, on ne trouve qu'un seul dessin de presse, pour *La France*, en 1896.

Pour beaucoup d'artistes de l'époque, l'identification des participations est difficile à cause de l'usage généralisé de signer sous plusieurs pseudonymes. Hormis l'utilisation ponctuelle des pseudonymes « Taillefer » et « Rostro » en 1903-1904, Eugène Tézier semble avoir toujours signé avec son nom. Ce qui rend l'identification plus aisée est qu'il utilise la même signature, très caractéristique, tout au long de sa carrière. C'est comme une marque de fabrique. Elle se caractérise par la graphie particulière des « e » de son nom, pour lesquels il utilise un epsilon minuscule,

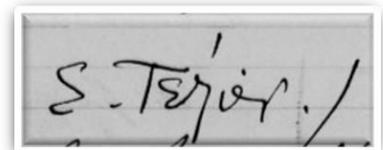


Figure 4 : Signature d'Eugène Tézier sur son acte de mariage

⁷ *Catalogue descriptif des principaux journaux satiriques illustrés français publiés entre 1860 et 1890*, par Philippe Jones, dans *Études de presse*, Institut français de presse (Paris), 1956.

« ε », qu'il n'hésite pas à accentuer pour le premier « e » de son nom. On retrouve cet usage dans la signature des actes d'état civil ou de ses lettres. Tout au long de sa carrière, entre les premiers dessins et les travaux suivants, la seule différence notable est la forme du « T », comme on le constate au bas de la caricature ci-dessus. Il utilisera cette graphie jusque vers 1895. Il l'abandonnera ensuite au profit du « T » simple de sa signature. Une caractéristique est qu'il fait suivre son nom d'un point et d'une barre inclinée. On ne connaît pas la signification de cette graphie que l'on retrouve aussi bien dans la signature de ses dessins que dans celle de ses actes privés.

Charles Fontane, qui semble l'avoir bien connu, avance que durant la période qui va de la fin de son activité de dessinateur de presse, jusqu'à l'époque de sa production de cartes postales, en 1903, « il fit de l'illustration pour l'édition à raison de cinquante dessins par semaine ». Hormis les travaux signés et identifiés de sa période dauphinoise, il est très difficile de dénombrer les ouvrages qu'il a illustrés pendant les années 1895-1900. Dans le meilleur des cas, il est explicitement mentionné comme étant l'illustrateur de l'ouvrage, comme pour ces deux partitions de chansons d'Edmond Benjamin, toutes les deux parues chez Fatout & Girard en 1894. Le cas le plus fréquent est que son nom n'apparaisse pas. Au mieux, les dessins reproduits sont signés.

L'exemple de *La Vie à table à la fin du XIX^e siècle*, du journaliste gastronomique Chatillon-Plessis, paru en 1894, est caractéristique des usages de l'époque. Cet ouvrage est illustré d'environ 150 gravures. Il n'est fait nulle mention au titre, ni dans la table des gravures, du nom des illustrateurs. La très grande majorité n'est pas signée. Quelques-unes des gravures sont explicitement attribuées en légende, comme cette

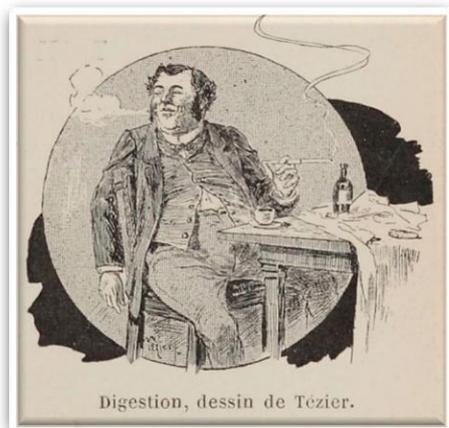


Figure 5 : *La Digestion*, illustration de *La Vie à table à la fin du XIX^e siècle*, 1894, p. 69.

Digestion, pour laquelle il est précisé qu'il s'agit d'un dessin de Tézier. Pour les autres, seule la signature permet de savoir que ces illustrations sont d'Eugène Tézier. Nous en avons recensé onze dans l'ouvrage dont la grande gravure en frontispice. Pourtant, parmi les très nombreux dessins anonymes, en particulier parmi les vignettes qui agrémentent le texte, il y a probablement certaines de ses œuvres, mais son style n'est pas assez caractéristique pour permettre de les lui attribuer sans doute. Un seul dessin anonyme, *Grand dîner officiel à l'Élysée, dans la salle de bal*, lui appartient, car il avait déjà paru sous son nom dans le numéro du 26 novembre 1892, des *Alpes illustrées*, sous le titre : *Grande salle à manger de l'Élysée – Dîner militaire*.

Cette situation semble avoir été celle de tous les illustrateurs de l'époque, hormis ceux dont le nom était assez reconnu pour donner de la valeur ou de l'attrait au livre. Gustave Doré est de ceux-ci. En revanche, même un Henriot, caricaturiste au *Charivari*, plus connu que Tézier, est logé à la même enseigne dans cet ouvrage de la production courante de l'édition de l'époque. Cela rend d'autant plus difficile le travail d'inventaire. C'est presque par hasard que nous avons trouvé ce livre. Pour un ouvrage illustré comme celui-ci, combien sont enfouis dans les bibliothèques, où nous pourrions identifier des travaux d'Eugène Tézier.

Reconnaissons que cette production quasi-industrielle d'illustrations se fait parfois au détriment de la qualité et de la vigueur du dessin, comme dans cette représentation du *Concours des ménagères, à l'Exposition culinaire (1892)*, reproduite page suivante.

Dans la *Revue illustrée* de janvier 1888, un petit texte, *Le chant des Cigales*, dédié à Frédéric Mistral, est simplement signé Tézier. Qui est l'auteur de cette évocation poétique et un peu nostalgique de la lumière et des bruits de la Provence ? Sans indice, nous penchons pour une attribution à Jean Tézier, le frère jumeau d'Eugène, qui faisait ainsi ses premiers pas d'homme de lettres dans une revue parisienne. C'est, semble-t-il et sous réserve d'un inventaire plus complet, le seul travail publié de Jean Tézier. Sinon, il existe aussi des poèmes signés J. Tézier dans les papiers d'Ernest Renan conservés à la Bibliothèque nationale, qu'il nous faudrait voir.



Figure 6 : Gravure signée de Tézier, de *La Vie à table* à la fin du XIX^e siècle, 1894, p. 245.

Eugène Tézier, artiste dauphinois (1895-1904)

Henri de Vinante n'hésite pas à présenter le retour d'Eugène Tézier dans les Alpes et le Dauphiné comme une révélation pour lui-même, une découverte de son pays natal, après ses années d'apprentissage parisien « Ce sont nos montagnes qui lui ont révélé son talent propre. [...] Quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il découvrit la montagne dauphinoise ! Tant qu'il n'avait pas quitté nos régions, le cadre alpestre lui paraissait chose naturelle ; mais quand il les revit après une longue séparation, il fut frappé de leurs beautés. Il revint donc dans nos montagnes. » Si l'on en croit les domiciles indiqués sur sa fiche de matricule, les années dauphinoises, entre 1896 et 1900, l'ont aussi ramené dans sa province natale. En 1896, il quitte Paris pour établir de nouveau son domicile à Crupies.

Ce retour au pays natal a été rendu possible grâce aux différents cercles de Dauphinois de Paris ou du Dauphiné auxquels il s'est agrégé. Là-aussi, nous devons faire part de notre large méconnaissance des différentes étapes de cette introduction d'Eugène Tézier dans ces cercles qui l'ont accepté et aidé à se lancer, en lui permettant de se faire connaître et de produire des illustrations ou des œuvres dauphinoises. Quelques personnalités ont été importantes pour cela, parmi lesquelles Paul Guillemain, Stéphane Juge, Henri Second et Émile Roux-Parassac, qui, dans cet ordre chronologique, représentent chacun une étape dans cette période dauphinoise d'Eugène Tézier.

Cependant, la première mention d'Eugène Tézier dans le monde dauphinois est, comme il se doit, comme collaborateur d'une revue locale. Marius Ravat, directeur de *l'Illustration dauphinoise*, journal édité à Grenoble depuis 1887, décide de le transformer en un nouveau journal, *Les Alpes illustrées*, à partir de 1892⁸. Comme son nom l'indique, cette nouvelle revue hebdomadaire se distingue de son prédécesseur par une large place faite à l'illustration, en agrandissant le format, en doublant le nombre de pages et en recourant à des procédés nouveaux de reproduction des dessins. Le premier numéro paraît le 3 janvier 1892. Dès le troisième numéro, du 23 janvier 1892, Eugène Tézier est cité parmi les « collaborateurs littéraires et artistiques » de la revue, à côté de noms prestigieux comme l'abbé Guétal, Ed. d'Avril, Bastet ou Bertier. Dans les faits, sa signature n'apparaîtra guère. Il faut attendre le numéro du 26 novembre 1892 pour voir apparaître deux dessins de Tézier, représentant la salle à manger de l'Élysée, puis en mars 1893, une grande composition, fort peu dauphinoise par son sujet,

⁸ Sur ce journal, voir *La Presse à Grenoble*, d'Henry Rousset, 1900, pp. 62-63. Cette revue est numérisée sur le site www.lectura.plus.

représentant Cléopâtre d'après une tableau du musée de Florence. En mars 1893, Paul Guillemain donne un compte-rendu de la fête du « Gratin », une association des Dauphinois de Paris : *Menus propos sur la fête du « Gratin »*⁹:

Ne négligeons pas le côté iconographique ; celui-là fera mes délices pendant un mois. L'invitation à manger : une horreur non illustrée. L'invitation à danser : un gentil couple amoureux, du Tézier. Le carnet du bal : d'une banalité courante, sans illustration ; c'est à recommencer.

Et le menu, le menu signé Tézier, l'inimitable Tézier, du *Charivari* : ici l'on voit la main d'un artiste de race, inépuisable et jamais semblable à lui-même.

En tête, une appétissante gratineuse ; en page pleine un fin paysage alpestre encadrant les portraits des anciens présidents du *Gratin* ; au revers, la chanson de l'Ordre, mise en *musique-charge*, une nouveauté ; enfin des danseurs en ombres chinoises du plus curieux effet.

Signe de sa bonne introduction au sein de ce milieu dauphinois, Eugène Tézier accompagne une délégation du « Gratin » à l'Élysée en tant que dessinateur secrétaire en 1894.



Figure 7 : Caricature de Paul Guillemain, par Tézier, illustrant *Paul Guillemain*, d'Émile Roux-Parassac, 1904.

Durant cette période, Eugène Tézier semble alors assez proche de Paul Guillemain, une personnalité très active dans le monde des alpinistes dauphinois, depuis le milieu des années 1870 jusqu'au début du XX^e siècle. Bien que né dans la Meuse en 1847, Paul Guillemain a passé une partie de son enfance et de sa jeunesse à Briançon. Il est le fondateur en 1875 de la section de Briançon du Club Alpin Français (CAF). À cette époque il parcourt le massif des Écrins et tente plusieurs fois l'ascension de la Meije. Il est aussi l'auteur de récits d'ascension dans le massif et le Briançonnais publiés dans les annuaires du CAF de 1875 à 1878. Pour ce massif qui lui doit tant, il est surtout l'animateur infatigable de l'équipement en refuges et un des organisateurs des compagnies de guides. A ce rôle d'alpiniste, il ajoute une passion pour la collecte des ouvrages, des cartes et des images sur le Dauphiné. Il léguera cette collection de plusieurs milliers de pièces aux Archives départementales des Hautes-Alpes. Nommé en 1882 inspecteur général de la navigation et des ports de la Seine, il s'installe à Paris. Ce Dauphinois exilé dans la capitale devient le centre d'une communauté informelle de tous les Dauphinois de Paris, permanents ou occasionnels.

Émile Roux-Parassac, dans l'article nécrologique qu'il consacre à Paul Guillemain en 1928¹⁰, rappelle le souvenir des déjeuners, auxquels il participait, avec Eugène Tézier parmi les convives :

Nous déjeunions ensemble chez Gandon, place Saint-Michel, toujours à la même table et toujours servis par la même bonne, une bretonne au nom d'Estelle, qui préparait le menu, annonçait les hôtes et racontait les faits divers.

⁹ *Les Alpes illustrées*, n° 9, du 11 mars 1893, pp. 99-101.

¹⁰ *Nécrologie. Paul Guillemain*, par Émile Roux-Parassac, *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, 1928, pp. 320-346.

Le plus souvent on était quatre ou cinq, les nombreux amis de M. l'Inspecteur général se faisant plaisir de vivre une heure en sa compagnie. Quelle aubaine pour le jeune gavot, oubliant de manger à écouter si intéressantes conversations ou à regarder si hautes personnalités. Le sénateur Vagnat¹¹ ne manquait pas une semaine de s'annoncer, suivi de deux, trois ou quatre « du pays », ou bien donnant le bras à son collègue Grimaud¹², dont les favoris impressionnaient les clients du restaurant. Quelquefois Pavie¹³ et Laurençon¹⁴ complétaient la représentation parlementaire, et on se régala, non point autant des plats choisis par Estelle que de parler de nos Alpes, de citer à brassée ceux de chez nous.

A cette table, je vis ainsi défiler par mal de célébrités parisiennes et toute la colonie alpine et dauphinoise de la littérature, des arts, voire du négoce. C'était la brusque apparition de l'ami Rouzier-Dorcières¹⁵ au romantique couvre-chef sur barbiche second empire, mangeant comme il écrivait, écrivant comme il se battait ; ou bien le poète Henri Second avec le compositeur Émile Chizat; ou encore Eugène Tézier et Paul Berret, et à la table à côté mon ami Han Ryner, de Sisteron, devenu l'un des grands écrivains d'aujourd'hui.

Comme Émile Roux-Parassac, Eugène Tézier a probablement bénéficié de la part de Paul Guillemin de « tant de cordialité qu'[il] ne subit pas le poids de l'isolement dans la capitale. »

La première collaboration connue entre les deux hommes est une petite plaquette où pouvait se donner libre court le talent d'illustrateur d'Eugène Tézier : *À toute vapeur de Paris à Corbeil*, publié à vingt exemplaires en 1894, par Paul Guillemin, sous le nom de sa fille Lucie Guillemin, avec des illustrations d'Henri Ferrand et d'Eugène Tézier.

C'est surtout à l'occasion des différentes inaugurations des refuges du massif que Paul Guillemin fait appel à lui pour les illustrations. Il lui demande de créer les menus de ces événements et d'illustrer les plaquettes les commémorant. On peut citer la plaquette de présentation remise aux invités : *Club Alpin Français. Section de Briançon. Souvenir de l'Inauguration du Refuge Évariste-Chancel (2,500 mètr.) et du Refuge de l'Aigle (3,400 met.)*, Paris, 1894, qui contient trois dessins de Tézier et la plaquette de souvenir de cette inauguration publiée en 1894 : *Les refuges alpins du Dauphiné : inauguration du refuge-hôtel Évariste-Chancel (2 540 mètres)*, avec une illustration de Tézier, d'après une photographie de Miss Richardson, représentant le Doigt-de-Dieu, ou Meije centrale.

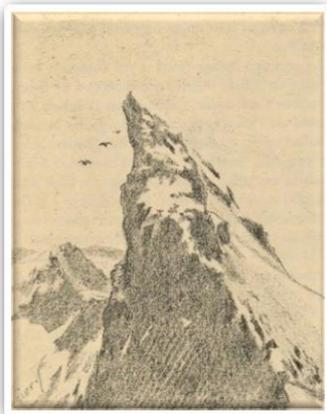


Figure 8 : Le Doigt-de-Dieu, par E. Tézier (voir ci-dessus)

¹¹ Auguste Vagnat (1851-1914), médecin, maire de Briançon de 1888 à 1904 et sénateur des Hautes-Alpes de 1900 à 1914.

¹² Joseph Grimaud (1836-1914), maire de Saint-Bonnet-en-Champsaur, député des Hautes-Alpes de 1886 à 1889, puis sénateur de 1896 à 1912.

¹³ François Pavie (1843-1916), député des Hautes-Alpes de 1899 à 1906.

¹⁴ Léon Laurençon (1841-1922), avocat à Grenoble, député des Hautes-Alpes de 1877 à 1907.

¹⁵ Eugène Rouzier-Dorcières (1872-1916), écrivain.

Grand collectionneur d'images, Paul Guillemin a publié une étude dans laquelle il tente un inventaire exhaustif des représentations de la Meije, publiées ou non, depuis les origines jusqu'en mars 1898¹⁶. Il recense seize illustrations d'Eugène Tézier, sur la période 1893-1898, dans lesquelles apparaît plus ou moins distinctement, ce sommet mythique du massif des Écrins. Ces apparitions de la Meije peuvent parfois se loger dans des supports assez inattendus. Dans un dessin paru dans *Le Charivari* du 18 juillet 1895, Eugène Tézier met en scène un petit dialogue entre un chasseur alpin et une jeune fille sur fond de col du Lautaret et de massif de la Meije.

Il semble y avoir eu une certaine proximité entre les deux hommes dans les années 1893-1894, comme en témoigne l'éloge rapporté précédemment à propos du banquet du « Gratin » en mars 1893. Dans la plaquette publiée en souvenir de l'inauguration du refuge Évariste-Chancel en août 1894, Paul Guillemin dit de son « ami Tézier, du *Charivari* et du *Journal amusant* », que cet « artiste avait tenu à offrir à la Section une plaquette que chacun a eu grand plaisir à trouver sous sa serviette. Cette pièce délicate, qui deviendra une des raretés de l'iconographie dauphinoise, mérite bien une mention. »

Cependant, très vite, on sent une certaine distance entre les deux hommes, qui n'est probablement pas étrangère à la proximité qui s'installe entre Eugène Tézier et Stéphane Juge dès 1894. Paul Guillemin, toujours élégant, ne fera jamais état de ses sentiments personnels vis-à-vis de Tézier ou d'éventuelles réserves à son égard. Ils ne collaborent plus, mais Paul Guillemin continue à le citer dans ses travaux. Il saura se montrer élogieux, lorsque paraîtra *Nos Alpains*, illustré par Tézier en 1898 : « cette publication sera la plus originale, entre toutes celles consacrées à la glorification des Alpes et de leurs vaillants gardiens. » Il prévoyait même de lui consacrer une notice dans *Le Dauphiné et les Dauphinois dans la charge et la caricature*, projet qui n'a pas abouti car cette publication n'a malheureusement jamais dépassé la lettre A.

Dans la galaxie des personnalités dauphinoises, Stéphane Juge est un météore. Étienne Jean Juge (1860-1942), dit Stéphane Juge, est un journaliste français. Il est l'auteur du *Guide bleu illustré des Alpes françaises. Dauphiné-Savoie*, paru en 1894. Né à Saint-Etienne, mais descendant « d'une vieille famille d'instituteurs de Villar-d'Arêne », il est journaliste à Paris, publiciste comme on disait alors. En 1894, il dirige une agence de presse, le Service central de la presse. La carrière de Stéphane Juge comme alpiniste a été de courte durée. En mars 1893, il devient membre de la Société des Touristes du Dauphiné. Le 18 août 1893, il fait l'ascension de la Meije. Cette course fait l'objet d'annonces dans *La Croix*, *Le Figaro*, etc. Il en donne ensuite le récit dans plusieurs journaux. Stéphane Juge est désormais intégré au sein de la communauté des alpinistes dauphinois. En 1894, avec Eugène Tézier, ils parrainent Henri Second pour son admission à la section de Briançon du Club Alpin Français. Ils sont



Figure 9 : Louis Faure sur les arêtes de la Meije. Aquarelle-charge d'Eugène Tézier sur une enveloppe, le 8 juin 1897, reproduite dans le second article de Paul Guillemin sur les images de la Meije.

¹⁶ *La Meije dans l'image*, dans *l'Annuaire du Club Alpin Français*, 1894, pp. 481-506, dont il a été fait un tiré à part, et *La Meije dans l'image (Complément et suite)*, dans *l'Annuaire du Club Alpin Français*, 1897, pp. 626-646. Paul Guillemin recense 358 images de la Meije des origines au mois de mars 1898.

tous les deux présents à l'inauguration du refuge Évariste-Chancel le 26 août 1894 où « le Dr Vagnat, maire de Briançon, président de la section de Briançon a fait au milieu d'applaudissements unanimes l'éloge de M. Stéphane Juge, Paul Guillemain et autres alpins et alpinistes dévoués ». En 1895, Stéphane Juge et Eugène Tézier se font connaître comme les promoteurs du tourisme d'hiver dans les Alpes, lors d'une excursion qu'ils font en février à la Grande-Chartreuse, Bourg d'Oisans, La Grave, Le Lautaret et Briançon, qui se termine par une ascension du Grand-Galibier le 22 février 1895. Toujours soucieux de sa propre publicité, Stéphane Juge en donne le récit en quatre articles dans *Le Temps*. A priori, rien ne les prédisposait à être des pionniers de l'alpinisme hivernal. L'ascension par – 19 degrés du Grand-Galibier en février 1895 est une épreuve sportive. C'est un exploit qu'Eugène Tézier, plus habitué à l'ascension de Montmartre, ait réussi à la faire. À cette occasion, peut-être qu'Eugène Tézier s'est aussi lancé dans la photographie avec Stéphane Juge, comme le laisse entendre une allusion dans les *Alpes illustrées*, en avril 1895.

En 1894, Stéphane Juge fait paraître un *Guide bleu illustré des Alpes françaises. Dauphiné-Savoie*, qui, malgré son titre, est très largement consacré aux Alpes dauphinoises. Une deuxième édition en est donnée en 1896, au moment même où son nom cesse d'apparaître dans les bulletins de la Société

des Touristes du Dauphiné. On ne peut s'empêcher de penser que cette arrivée soudaine dans le petit monde fermé des alpinistes, accompagné d'articles nombreux et élogieux dans la presse, n'a pas été du goût de tous. Stéphane Juge, qui voulait s'intégrer au milieu des alpinistes dauphinois semble ne pas avoir réussi. A la lecture de certains jugements sévères, voire condescendants, sur son *Guide*, on comprend qu'il n'avait pas trouvé que des amis au sein de la Société des Touristes du Dauphiné.

Eugène Tézier a-t-il pâti de cette proximité avec Stéphane Juge ? C'est difficile à dire. On peut seulement remarquer qu'il y a simultanéité entre le rapprochement avec celui-ci et la prise de distance avec Paul Guillemain que l'on peut déceler. D'ailleurs, après cette expédition hivernale au Grand-Galibier, Eugène Tézier a lui aussi clos sa carrière d'alpiniste, mais il va encore être très présent quelques années au sein de la communauté artistique et littéraire dauphinoise.

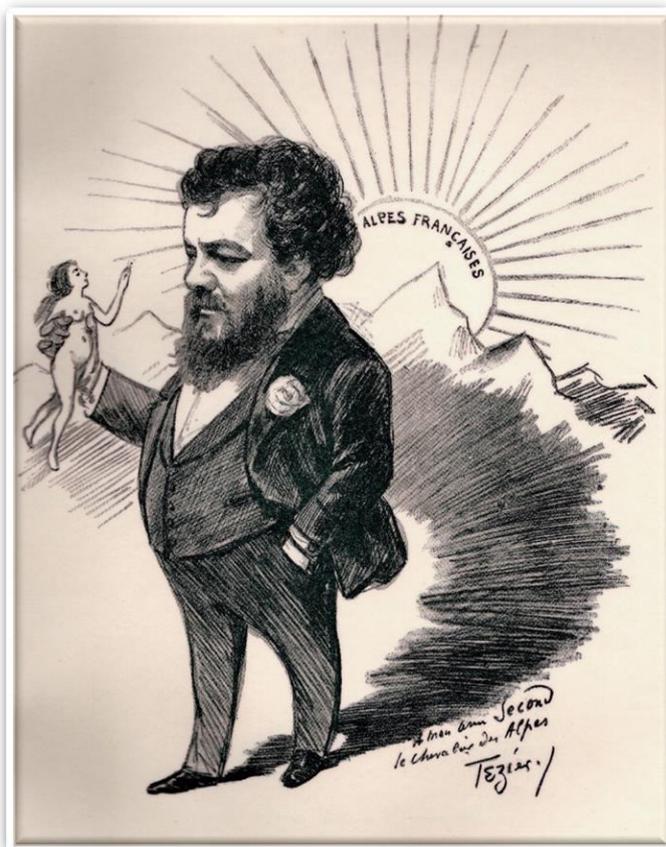


Figure 10 : Henri Second, par Eugène Tézier, fusain original de 1894, reproduit dans *Le Dauphiné et les Dauphinois dans la charge et la caricature*, de Paul Guillemain, 1897.

C'est une autre personnalité dauphinoise qui va désormais compter pour Eugène Tézier, le poète et journaliste Henri Second. Henri Segond, qui signera Second, est né à Grenoble en 1851. Il débute dans la presse parisienne en 1882 comme rédacteur au *Globe*, après quelques années dans la presse départementale. Il collabore aussi à *l'Événement*, à *la France*, au *Charivari*, au *Journal amusant*. Henri Second et Eugène Tézier exercent dans le même monde de la presse parisienne, l'un comme

journaliste et l'autre comme dessinateur. Dauphinois tous les deux, il est naturel qu'ils se rencontrent. Comme on l'a vu, ils appartiennent à ce cercle informel des Dauphinois de Paris, qui se retrouvent autour de Paul Guillemain dans les années 1890. Ils collaborent d'abord modestement en 1894 pour *La Valse des serpentins*, une publication du compositeur Émile Duranthon, pour laquelle Henri Second fournit les paroles et Eugène Tézier l'illustration du titre. Cette même année, Eugène Tézier croque Henri Second, dans un dessin qui sera publié quelques années plus tard par Paul Guillemain dans *Le Dauphiné et les Dauphinois dans la charge et la caricature*. Cependant, leur collaboration la plus importante est la publication, en 1898, de *Nos Alpains*, la contribution la plus connue d'Eugène Tézier à la culture dauphinoise.

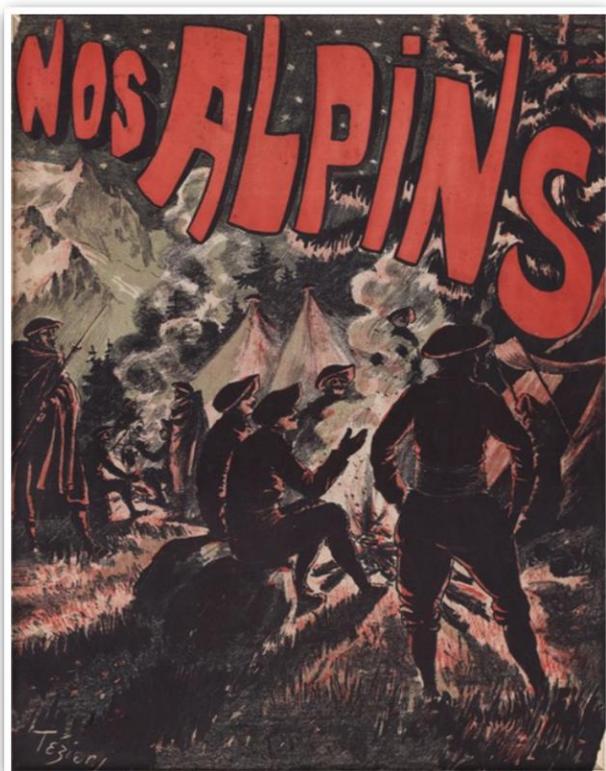


Figure 12 : Couverture de *Nos Alpains*, d'après une aquarelle d'Eugène Tézier, avec une composition de Salvator Rosa, 1898.

Émile Chizat pour composer la musique. Émile Chizat, né à Valence en 1855, est aussi journaliste et a été rédacteur du *Charivari*. Enfin, pour éditer cet ouvrage, Eugène Tézier ne peut que faire appel à un éditeur récent et très actif à Grenoble dans ces années-là, Félix Perrin, de la *Librairie dauphinoise*. On ne connaît pas la nature des liens entre les deux hommes hormis cette collaboration. Félix Perrin (1853-1937) est un alpiniste, qui a fait des Alpes dauphinoises son terrain d'exploration. Avec Henry Duhamel et le Rev. W.-A.-B Coolidge, il est l'auteur du premier guide de montagne du Haut-Dauphiné, en 1887. Au printemps 1896, il s'associe avec Henri Falque pour créer la *Librairie dauphinoise*, à Grenoble. Ensemble, ils publient de nombreux ouvrages, parmi lesquels on peut citer les *Chansons populaires, recueillies dans les Alpes françaises (Savoie et Dauphiné)*, de Julien Tiersot, en 1903, *La Montagne à travers les âges*, de John Grand-Carteret, dont le premier tome a été publié en 1903 et enfin *La Revue dauphinoise*, revue

Eugène Tézier a traité une première fois le thème des chasseurs alpins en illustrant avec six dessins un article de J. Lemerrier : *Nos bataillons alpins*, paru dans *l'Annuaire du Club Alpains Français*, de 1895. La deuxième fois, le résultat est beaucoup plus ambitieux. Comme tous les réservistes de son époque, Eugène Tézier est tenu de faire deux périodes. Il aurait dû faire sa seconde période au 22^e régiment d'infanterie de ligne, auquel il appartenait. Il obtient de la faire au sein du 12^e bataillon de chasseurs alpins. Ainsi, du 23 juillet au 19 août 1897, pendant 28 jours, Eugène Tézier partage la vie des réservistes et des chasseurs alpins lors de leurs manœuvres d'été dans Alpes, aussi bien en Maurienne, que dans les Alpes briançonnaises. Il en tire des croquis, qui forment la base de *Nos Alpains*, un très beau livre consacré non seulement aux chasseurs alpins, mais aussi aux Alpes dauphinoises. Pour les textes, il fait appel à Henri Second. Pour la chanson *Marche en montagne* qui clôt le recueil, il s'adjoint les services d'un autre dauphinois,



Figure 11 : La Librairie dauphinoise, par E. Tézier, dans *Nos Alpains*, 1898.

d'érudition, largement illustrée et de présentation soignée, dont le premier numéro paraît en décembre 1898 et qui disparaît en 1901. La librairie fait faillite en 1903. Paru en juin 1898, *Nos Alpines* fait partie des belles publications de la *Librairie dauphinoise*.

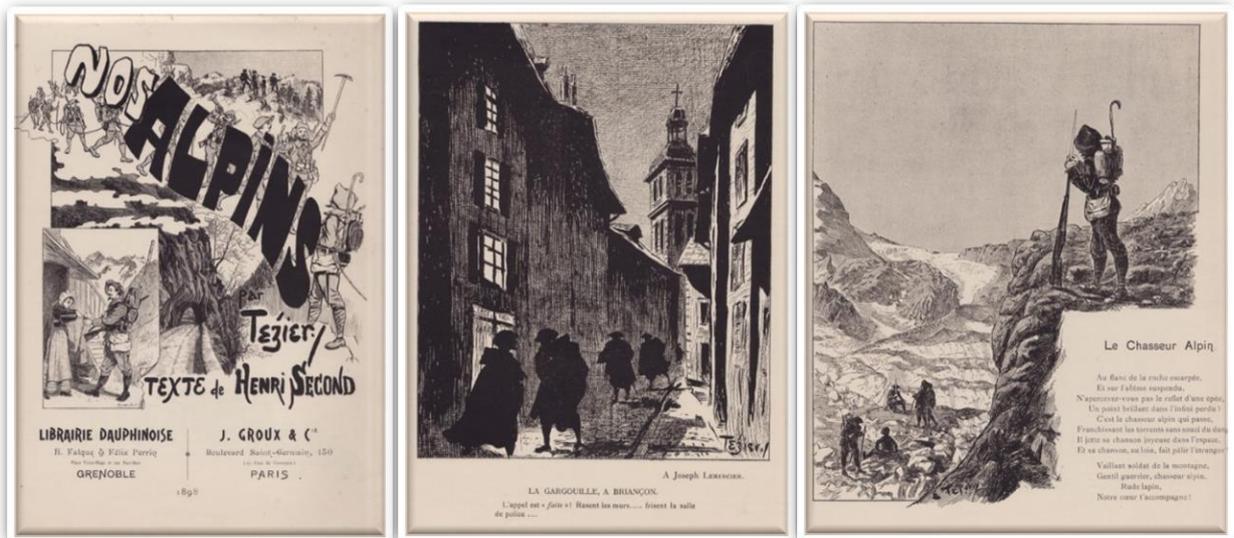


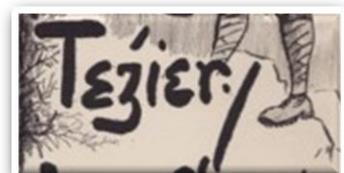
Figure 13 : Page de titre et deux pages illustrées extraites de *Nos Alpines*, 1898.

Dans cet ouvrage, Eugène Tézier affectionne les représentations en ombres chinoises, comme les militaires dans la rue de Briançon. Ce style a été mis à la mode dans les années 1890 par Henri Rivière et Caran d'Ache, dans les spectacles d'ombres chinoises du cabaret du Chat-Noir à Montmartre. Ce ne sont pas les seules références à la culture montmartroise que l'on trouve dans la vie de Tézier. Stéphane Juge rapporte que, lors de son excursion hivernale en Dauphiné, en février 1895, « Tézier pour se donner des jambes et stimuler celles de ses compagnons, s'avise en vrai Parisien de Montmartre, d'entonner, à pleine gorge les refrains de Bruant ». De manière plus inattendue, Eugène Tézier réussit à associer la Meije et Yvette Guilbert sur le menu de la fête du « Gratin » en 1894. Yvette Guilbert est cette célèbre chanteuse de Montmartre, au profil filiforme, aux bras habillés de grands gants noirs, qui a souvent été représentée par Toulouse-Lautrec.



Figure 14 : Probable autoportrait d'Eugène Tézier à la page de titre de *Nos Alpines*, 1898. Il s'est représenté au col du Lautaret, avec le massif de la Meije au second plan.

Figure 15 : Détail de la signature d'Eugène Tézier, à la page de titre, où il reprend ses marques caractéristiques : le « ε », le « . » et la « / ».



Après *Nos Alpines*, la seconde belle contribution d'Eugène Tézier à la culture dauphinoise est une œuvre qui a malheureusement disparu sans laisser de traces. Vers 1900, M. Noblemaire, directeur de la Compagnie P.-L.-M., commande deux tableaux à Tézier pour le buffet du Terminus-Hôtel, à la gare de Briançon. On doit se contenter de la description qu'en donne Henri de Vinante :

L'un représente le Col du Lautaret. Au premier plan, un chasseur regarde au loin la vallée. On reconnaîtra facilement dans la figure du chasseur celle du peintre lui-même. Non loin de là, devant une grange se tient un groupe de chasseurs amis. Dans le fond, la Meije dresse sa cime rocheuse au-dessus des glaciers.

L'autre panneau représente le Monêtier-de-Briançon, un des paysages préférés du peintre. Au premier plan, on voit le village avec quelques sapins, et, dans le fond, le glacier du Monêtier.

Ces deux panneaux nous montrent dans toute leur splendeur les paysages alpestres et leurs habitations.

Ces deux panneaux ont totalement disparu. Ils n'en existent même pas de reproductions ni de photographies.

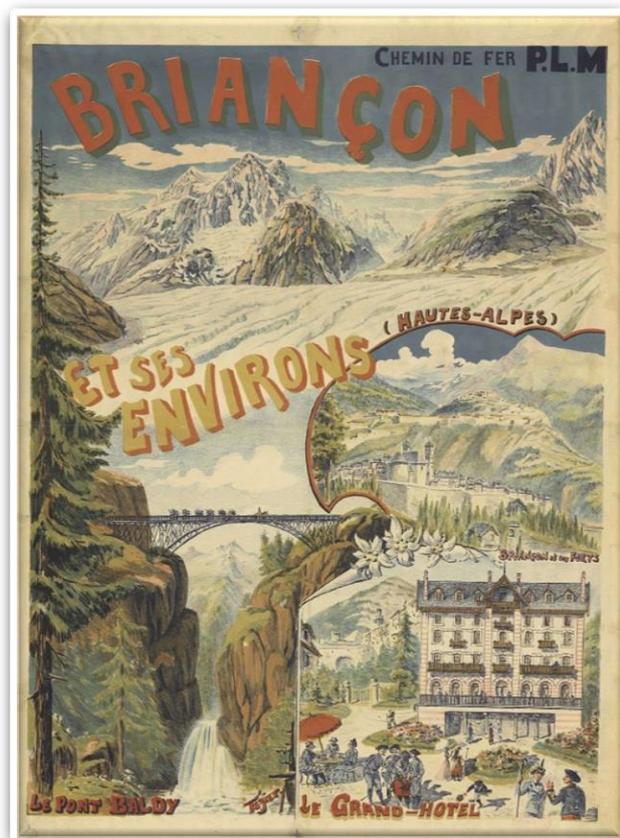


Figure 16 : Affiche d'Eugène Tézier, vers 1900
(Source : Archives départementales des Hautes-Alpes).

Après ces deux coups de maître, l'activité dauphinoise d'Eugène Tézier se tarit progressivement. D'ailleurs, dès 1899, il revient s'installer à Paris, d'abord sur la Rive gauche, rue de Belzunce dans le 9^e arrondissement, puis, très vite, en 1900, il rejoint la Rive droite, dans le 7^e arrondissement, au 28bis de la rue Pierre Leroux. Parmi ses activités durant ces années-là, on peut citer les couvertures illustrées des *Alpes mystérieuses*, de Louis Barnouin, en 1898, et d'*En plein soleil*, un recueil de poésies d'Henri Second, en 1899, deux ouvrages publiés par Félix Perrin. Émile Roux-Parassac utilise une vue du Pelvoux de Tézier comme vignette pour la couverture et la page de titre de son *Alpinisme populaire : Le Rôle social de l'Alpinisme*, paru en 1904. Eugène Tézier s'essaye alors à l'affiche, mais cette carrière d'affichiste sera de courte durée. On en connaît trois qu'il a signées, dont deux concernent le Dauphiné : Allevard et Briançon.

Enfin, durant cette période qui va du milieu des années 1890 au milieu des années 1900, Eugène Tézier utilise son talent pour illustrer des menus. Visiblement, il apprécie ces petits travaux qui lui permettent de concilier son goût de la caricature et du dessin anecdotique avec son attrait pour les cercles de sociabilités régionales ou politiques. Parmi les menus aujourd'hui identifiés, on peut citer celui du banquet de l'« Avant-Garde », en février 1892, avec un portrait d'Henri Rochefort, le premier connu, les menus du « Gratin », association de Dauphinois parisiens comme son nom l'indique, en 1893 et 1894. En 1895, un dessin représentant Stendhal est reproduit dans la plaquette éditée pour le « Déjeuner des Stendhaliens » du 1^{er} décembre 1895. En 1896, il travaille pour les hôteliers Juge de La

Grave pour illustrer leurs cartes, menus, papier à lettre, étiquettes, en mettant en valeur la Meije, comme image emblématique pour faire la publicité de cet hôtel. Il est aussi sollicité pour les inaugurations de refuges, comme la plaquette déjà citée pour le refuge Évariste-Chancel, en 1894, mais aussi les menus pour les inaugurations des refuges « Lyon Républicain » en 1896 et Ernest-Caron en 1903. Enfin, le Club alpin Français fait appel à ses talents pour le menu de son banquet annuel en 1898.

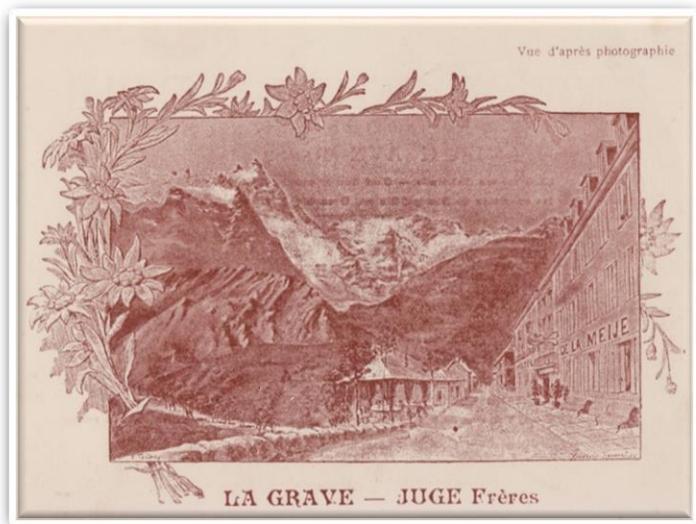


Figure 17 : Carte pour l'hôtel Juge de la Grave, avec un dessin d'Eugène Tézier d'après une photographie, 1896.

La dernière et notable « dauphinoiserie » d'Eugène Tézier est annoncée le 15 octobre 1903 par *Les Alpes pittoresques* : « Désirant offrir un hommage de plus à leur pays natal, deux de nos artistes dauphinois : le génial caricaturiste et peintre Tézier et notre barde alpin Émile Roux ont pris, l'un le crayon, l'autre la plume, pour nous offrir une galerie des chantres et des défenseurs de l'Alpe Dauphinoise. » Émile Roux-Parassac est la dernière des quatre personnalités dauphinoises qui ont compté dans la vie d'Eugène Tézier pendant cette période. Émile Roux, dit Roux-Parassac (1874-1940), surnommé le barde alpin, fut un écrivain prolifique, donnant dans tous les genres : poésies, romans, théâtre, etc. Il fut aussi un infatigable conférencier, ardent défenseur et promoteur de ses Alpes natales. Il est aujourd'hui complètement tombé dans l'oubli¹⁷.

Ce travail commun d'Eugène Tézier et Émile Roux-Parassac est une série de dix cartes postales lithographiées. Chacune des cartes porte un portrait-charge d'une personnalité dauphinoise, accompagné d'un quatrain d'Émile Roux. Certains quatrains sont de Paul Berret, avec la signature H. Galoy. Une deuxième série de dix cartes paraît en 1904. Parmi ces personnalités, on trouve toutes les relations du cercle dauphinois d'Eugène Tézier : Paul Guillemain, Henri Second, Stéphane Juge, bien qu'il ait pris du champ par rapport à ce milieu, Émile Chizat, etc. Le cercle s'élargit à d'autres notabilités dauphinoises dont on ne sait si elles ont été proches d'Eugène Tézier ou d'Émile Roux : Charles Bertier, Didier, Barracand, Vincent d'Indy, Dumazet, Gustave Rivet, Bouvard, Hébert, Fantin-Latour, le docteur Vagnat, etc. Comme on n'est jamais si bien servi que par soi-même, les deux auteurs n'ont pas hésité à se consacrer une carte à chacun, avec la seule caractéristique que pour Émile Roux, son nom n'est pas cité, et que pour Tézier, le dessin est signé Amorotti. Malgré les relations que l'on perçoit moins proches entre Paul Guillemain et Eugène Tézier, celui-ci lui consacre une carte dans cette série. Il fournira aussi une caricature chaleureuse de Paul Guillemain pour une petite plaquette d'Émile Roux-Parassac : *Études Dauphinoises Contemporaines. I. Paul Guillemain*, 1904.

¹⁷ Cet oubli est moindre que celui dans lequel est tombé Eugène Tézier. Georges Dioque lui a consacré un article biographique avec des souvenirs d'Émile Escallier, publié dans le *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, en 1990.



Figure 18 : Trois cartes de la série *Figures dauphinoises* : Paul Guillemin, Charles Bertier et Henri Second.

Pour Eugène Tézier, la consécration est un article élogieux et bienveillant d’Henri de Vinante dans les *Alpes pittoresques*. Cette revue créée en mai 1901 par Jules Dumas reprend régulièrement des dessins extraits de *Nos Alpines*, comme illustration. En juillet 1904, un de ses dessins fait la couverture de la revue. C’est d’ailleurs à cette même date que la période dauphinoise d’Eugène Tézier se termine brutalement. En avril 1904, il est encore présent à une conférence de Paul Berret sur les Sept Merveilles du Dauphiné. Ce sont les dernières mentions que l’on ait d’une contribution ou d’une activité d’Eugène Tézier dans le monde dauphinois. Il semble avoir traversé une période de retrait ou d’effacement à partir de cette date.

Enfin, un peu à part dans sa production, il existe un exemplaire de *La Chasse alpestre en Dauphiné*, d’Alpinus, illustré de quatorze dessins originaux à la plume en pleine page, de deux dessins dans le texte et de deux esquisses au crayon, qui a appartenu au grand bibliophile dauphinois Eugène Chaper. Celui-ci a noté à l’encre sur une page de garde : « Exemplaire illustré de 17 dessins originaux par les frères Tezier (de la Drôme) ». On ne sait pas quelle a été l’intervention de Jean Tézier. Les dessins sont d’Eugène Tézier, avec sa signature caractéristique. Eugène Chaper étant décédé en 1890, ce travail, peut-être une commande de sa part, doit dater des années 1887-1889.



Figure 19 : Deux dessins originaux d’Eugène Tézier dans un exemplaire de *La Chasse alpestre en Dauphiné*, d’Alpinus, l’un en pleine page (à gauche) et l’autre en tête du chapitre sur l’ours (ci-dessous).



Eugène Tézier, caricaturiste politique (1902-1904)

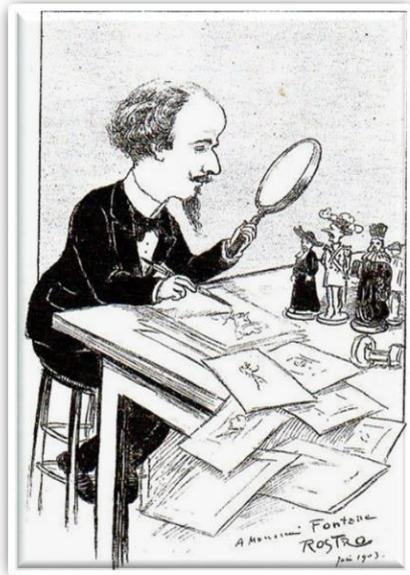


Figure 20 : Autoportrait d'Eugène Tézier illustrant l'article de Ch. Fontane dans *Le Cartophile*.

Les années qui vont de 1895 à 1900 et un peu au-delà semblent avoir été exclusivement consacrées à ses activités dauphinoises. Au moment où l'on identifie une baisse dans ses productions de ce côté-là, on voit apparaître de nouveau des collaborations avec des journaux, en particulier le *Globe-Trotter* où il donne des petites bandes dessinées. On trouve aussi une collaboration, « une fantaisie », toujours selon le principe de vignettes légendées, dans la *Revue illustrée*, de mai 1903 : « *L'effet de recul* ». Il se lance aussi dans la caricature politique sur cartes postales. Le principe est d'illustrer un fait de l'actualité politique par une caricature dont le support n'est pas un journal, mais une carte postale. En avril 1903, il débute une première série sous le pseudonyme de « Taillefer ». Il poursuit jusqu'à la série n° VI (il n'existe aucune trace de la série n° I). Pour une raison inconnue, après cette dernière série parue en avril 1903, il change de pseudonyme et s'appelle désormais « Rostro ». Sous ce nouveau nom, il sera actif jusqu'en février 1904, lorsque s'arrête brutalement la production de caricatures. L'identification d'Eugène Tézier derrière les pseudonymes « Taillefer » et « Rostro » est rendue possible par un article de Ch. Fontane dans *Le Cartophile*, n° 33, de juin 1903¹⁸. Certes, celui-ci ne donne pas explicitement le nom de Tézier, mais il fournit tellement d'indices qu'il n'y a aucun doute qu'il parle de lui. À titre d'exemple, il cite *Nos Alpains* comme une des productions du dessinateur qui signe « Rostro » ou « Taillefer ». L'intérêt de cet article est qu'il donne des informations biographiques qui paraissent de première main. Eugène Tézier et Ch. Fontane se connaissent suffisamment pour que le dessinateur lui fournisse en juin 1903 une caricature de lui-même, dédicacée, le représentant à sa table de travail. Sur cette série de cartes postales politiques, une nouvelle étude a été réalisée en juin 2005 par Bruno de Perthuis pour la revue *Cartes Postales et Collections*¹⁹. Il n'arrive pas plus à identifier Tézier, avec les éléments biographiques fournis par Ch. Fontane, même s'il s'en approche. Il donne un inventaire complet de toutes les cartes parues entre février 1903 et février 1904, en s'étonnant de l'arrêt brutal de la production et de la disparition complète de l'auteur après cette date, hormis quelques cartes en 1906 pour illustrer le ministère Clemenceau, avec des quatrains signés B-M. C, initiales qui ne sont pas identifiées à ce jour. Charles Fontane notait le manque de « hardiesse » du dessin. Bruno de Perthuis trouve quant à lui que « le crayon de Rostro [...] n'est pas méchant pour un sou » et qu'on « le devine républicain, non socialiste et pas très calotin. » Ce qu'il aurait pu ajouter est que Tézier semble avoir été assez militariste et patriote, comme on pouvait l'être à l'époque.

¹⁸ Une coupure de cet article se trouve dans le fonds Guillemin des Archives départementales des Hautes-Alpes avec des notes de Paul Guillemin.

¹⁹ *Un Inconnu célèbre ! Rostro*, par Bruno de Perthuis, dans *Cartes Postales et Collections*, juin 2005. Je remercie P. Delandre de m'avoir communiqué cet article et le précédent.

Période de transition (1904-1908)

Bruno de Perthuis s'étonne de la brusque disparition de Rostro en 1904. Lorsqu'on recense ses activités dauphinoises, on arrive à la même conclusion d'un arrêt brutal et sans retour cette même année 1904. Pour être plus précis, ce retrait ou cette pause, on ne sait quel mot est le plus approprié, a eu lieu dans la première moitié de l'année. Après cette date, on ne trouve aucune autre activité, que ce soit comme dessinateur de presse ou comme illustrateur d'ouvrages. C'est pour cela que l'on peut parler de pause. Certes, il ne faut pas exclure qu'en l'état de notre documentation sur l'activité de Tézier, encore très lacunaire, il manque des informations qui permettent de faire le lien avec l'époque suivante. Ce qui est certain est qu'il ne reviendra jamais ni à son métier de dessinateur de presse politique et satirique, ni à la caricature politique, ni au Dauphiné. Sur ce dernier point, la rupture est encore plus complète. Hormis la mention d'un menu pour le congrès franco-italien d'août 1907 consacré à la liaison en chemin de fer Oulx-Briançon, il n'existe plus aucune trace d'une activité de près ou de loin en lien avec le Dauphiné, que ce soient des ouvrages illustrés, des participations à des événements dauphinois à Paris ou dans les Alpes ou encore de simples mentions par ses contemporains et anciens amis. Il ne faut pas exclure une brouille, mais on ne peut que conjecturer en l'absence de documents ou de témoignages. A minima, on peut parler de prise de distance. Eugène Tézier est pourtant dans une période de sa vie où le résultat de ses travaux se concrétisait par la reconnaissance publique, comme on l'a vu, mais aussi par la reconnaissance officielle. Par un décret du 17 mai 1899, il est nommé officier d'Académie. Qui sait s'il avait poursuivi dans cette voie, peut-être aurait-il obtenu un jour la Légion d'honneur.

Les informations connues sur la vie et l'activité d'Eugène Tézier entre mi-1904 et 1908 sont restreintes. En septembre 1905, il est présent à Crupies. Avec son frère Edouard, il est le témoin de sa sœur Ernestine lors de son mariage avec un propriétaire cultivateur de Bourdeaux, Achille Achard. Il habite alors à Paris, dans le 7^e arrondissement au 28bis rue Pierre-Leroux. C'est son adresse parisienne depuis 1900. Sa fiche de matricule indique qu'il établit ensuite sa résidence à Londres à partir de novembre 1905. Qu'a-t-il fait à Londres ? On l'ignore. Est-ce que la prise de distance a aussi été géographique ? On ne peut l'exclure. Après deux années en Angleterre, il revient à Paris en 1907, dans le quartier de Montparnasse, au n° 3 de la rue Campagne-Première (août 1907), dans un quartier et une rue qu'il ne quittera plus jusqu'à son décès. Quelques années plus tard, vers 1914, il déménagera au 8bis de la rue Campagne-Première.

Un élément d'explication peut aussi se trouver dans sa vie privée. Le 26 mai 1900, Eugène Tézier épouse à la mairie du 2^e arrondissement une jeune modiste qui vient d'avoir 18 ans, Marguerite Degoy. On sait peu de choses sur ce couple, sinon qu'ils n'ont jamais eu d'enfants. Sa jeune épouse n'hésite pas à accompagner son mari dans les Alpes. Henri de Vinante la décrit en 1902 comme « sa jeune femme, muse délicate et bienfaitrice de notre artiste. » Quelques années plus tard, Eugène Tézier racontera que sa femme est souffrante et qu'elle a été opérée trois fois, sans qu'il donne plus de détails sur ce dont elle souffrait. Est-ce que ces troubles domestiques dus à la santé fragile de son épouse expliquent cette période de moindre activité et de moindre exposition publique ? Pourtant, à cette époque où il n'existait aucune couverture sociale, les besoins financiers induits par les coûts médicaux suffiraient à justifier un regain d'activité. La personnalité mal connue de Tézier ne permet pas de savoir comment il affronte les événements contraires. Pourtant, lors du décès de son frère jumeau Jean, Henri de Vinante rapporte la capacité qu'il a eu de reprendre le dessus : « La nécessité de vivre contraignit Eugène à sortir de son abattement, à se frayer sa voie. »

Après ces mois, voire ces années d'activités restreintes, on trouve pour la première fois une nouvelle mention d'Eugène Tézier dans la presse lorsqu'il préside le banquet mensuel des « Gueux-Méломans », rue de Valois, en octobre 1908. Une nouvelle période commence.

Dernières années (1908-1940)

A partir de 1908, on trouve de nouveau des mentions d'Eugène Tézier, mais plus aucune ne concerne le Dauphiné. On n'identifie plus d'activité de dessinateur de presse dans des journaux politiques ou satiriques, ni non plus de cartes postales politiques. Il a essentiellement consacré son talent de dessinateur à illustrer des ouvrages. De même, sa vie sociale semble s'être beaucoup réduite. La majorité des informations que l'on possède sur Eugène Tézier est extraite de l'exploitation de la presse de l'époque. La numérisation d'une grande partie de cette presse permet d'accéder à des mentions, parfois anecdotiques, de la vie de cet artiste. Malgré cela, après 1910, il n'existe plus rien le concernant, hormis lorsque son nom est associé aux ouvrages qu'il a illustrés. En 1908, il est encore plusieurs fois rapporté sa participation aux banquets mensuels des « Gueux-Méломans », une association créée par Alexandre Rapellin qui organise des dîners-goguettes, avec la contribution du compositeur aveugle René de Buxeuil. En 1909, il participe à la réorganisation de *La Pléiade*, une œuvre de solidarité qui se donne pour objectif de « protéger et encourager les jeunes auteurs, compositeurs de musique, artistes peintres et graveurs de talent, en les groupant dans des manifestations artistiques ». Il fait partie du comité de direction. En 1910, il participe à une exposition à la galerie des 100.000 estampes, rue de Richelieu. Il travaille épisodiquement pour *Le Monde illustré* pour lequel il illustre un conte d'Henry de Forge, *l'Histoire de Bobby clown*. Est-ce le signe qu'il s'oriente vers la presse pour la jeunesse ? En 1912 et 1913, il contribue au *Journal Rose, magazine illustrée des fillettes*. Ce magazine de seize pages paraissant le mercredi et le samedi, aux éditions Jules Tallandier à Paris, a eu une existence de courte durée, de 1912 à 1914. Cependant, il est d'un grand intérêt iconographique, grâce à la collaboration régulière d'illustrateurs comme Benjamin Rabier, Henri Thiriet, etc. Eugène Tézier est présent dans chaque parution, à la dernière page, titrée *Mémoires de sac à puces*²⁰.



Figure 21 : Dernière page du n° 39, du 18 janvier 1913, du *Journal Rose, magazine illustré des fillettes*, par Eugène Tézier.

Durant cette période qui va jusqu'à la Première Guerre Mondiale, on ne trouve que trois illustrations d'ouvrages. La première, la plus confidentielle, est la couverture de *Gustave Ancelin*, par Marius d'Athis, 1909, ouvrage absent de toutes les bibliothèques, dont on ne connaît l'existence que par des annonces de presse, comme dans *l'Humanité* du 20 octobre 1909. En 1912, il prend en charge l'illustration des *Tableautins et fabliaux*, un recueil de poésies de Jean Franc et en 1913, celle de

²⁰ Je remercie Pierre Euvrard de m'avoir communiqué l'information sur cette collaboration d'Eugène Tézier et de m'avoir envoyé une reproduction d'une page de ses illustrations.

Mariages de raison, par Max et Alex Fisher. On le voit, une activité réduite même s'il est probable que certaines contributions ne sont pas encore identifiées.

Cette situation professionnelle fragile est directement impactée par le déclenchement de la guerre. À partir de juillet 1914, il ne travaille plus, ce qui l'amène, quelques mois plus tard, à demander un secours au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-arts²¹. Le 27 novembre 1914, il reçoit une aide de 100 francs. Lorsque l'on sait que le loyer annuel de son logement du 8bis rue Campagne-Première est de 550 francs, on conçoit la précarité de sa situation. Il fera de nouveau appel pour un autre secours une année plus tard, le 19 avril 1915, mais son dossier ne contient pas de réponse à cette deuxième demande. Ce dossier contient deux lettres écrites par Eugène Tézier, dans lesquelles il explique sa situation. Il avance qu'il a toujours vécu de son travail.



Figure 22 : Couverture de *Mariage de raison*, de Max et Alex Fisher, 1913

Il rappelle son service militaire. Enfin, il aborde rapidement sa situation personnelle en rapportant la santé précaire de son épouse et les trois opérations qu'elle a déjà subies. Ces deux lettres sont, en l'état de nos recherches, les seuls documents écrits existants de la main d'Eugène Tézier.

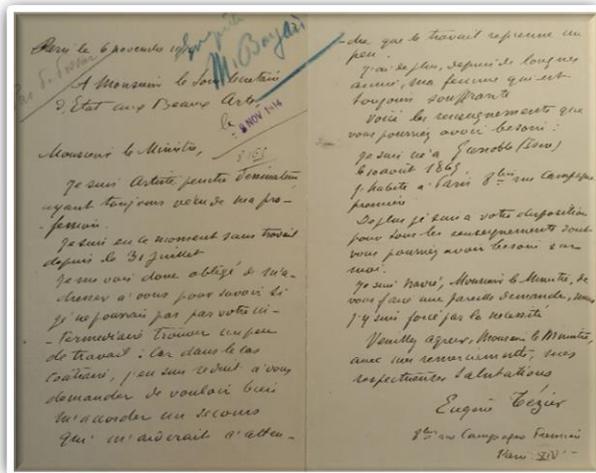


Figure 23 : Lettre de sollicitation de secours par Eugène Tézier, du 6 novembre 1914 (source : Archives nationales).

Depuis cette date jusqu'à son décès, soit pendant 36 ans, il a vécu d'illustrations d'ouvrages. La liste que nous avons pu établir est très réduite. Les ouvrages connus sont :

- Deux dessins dans *l'Histoire illustrée de la guerre du droit*. 1914, d'Émile Hinzelin, 1916.
- *Poèmes d'Italie. Poèmes vécus*, d'Albert Noblet, 1924.
- *Le Roman d'un verrier*, de Paul Carillon, sans date.
- *Robert Macaire et Bertrand : roman inédit*, de Jacques Serres, sans date.
- *Mémoires amoureux de Casanova*, avec une préface de Henry Fichet, 1931, avec deux états de la couverture, l'un où la femme a les seins nus et l'autre où la poitrine est couverte.
- *Au fond de l'abîme, aventures chez les pirates du Pacifique*, d'Émile Pech, 1931.

²¹ Il a un dossier dans le fonds des encouragements et secours aux artistes (peintres, sculpteurs...) du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (Archives nationales, F/21/4154/B).



Figure 24 : Trois couvertures illustrées par Eugène Tézier.

Il faut faire une place à part à sa collaboration avec Jean Bourdeaux. En 1910, Eugène Tézier est le témoin du mariage de Jean Charles Lagailarde et d'Alphonsine Darfin, à Courbevoie. Des informations glanées sur Internet, mal sourcées, identifient Jean Charles Lagailarde comme étant l'auteur connu sous le nom de Jean Bourdeaux. Bien que né à Mayet, dans la Sarthe, en 1878, où son père était receveur de l'enregistrement, Jean Charles Lagailarde est un compatriote d'Eugène Tézier par sa mère, Victorine Goy, née et morte à Bourdeaux, village proche de Crupies. On comprend mieux qu'au moment de se choisir un pseudonyme, Jean Charles Lagailarde pense à utiliser le nom de ce village dont il est en partie originaire. Il préfère probablement user d'un pseudonyme car il est aussi employé à l'Assistance publique de Paris, situation qui doit lui assurer les revenus réguliers que son activité d'homme de lettres, comme il se qualifie parfois, ne doit pas suffire à lui donner. Les liens personnels entre Eugène Tézier et Jean Charles Lagailarde doivent être étroits. C'est encore Eugène Tézier qui accompagne son ami pour déclarer le décès d'Alphonsine Darfin, en juin 1921. Enfin, c'est lui qui est le témoin de son ami lors du mariage de Jean Charles Lagailarde avec ... Amélie Tézier, la propre sœur d'Eugène, en septembre 1921, après seulement quelques mois de veuvage. L'autre témoin du mariage est Marguerite Degoy, épouse Tézier. Tout cela explique probablement que l'on trouve souvent la signature de Tézier comme illustrateur des textes de Jean Bourdeaux. Ils ont en particulier collaboré pour la série *Buffalo-Bill*, une collection pour la jeunesse dont la parution a commencé en 1925 aux Belles Éditions Françaises. Une vingtaine de numéros a paru, mais l'édition de ce type d'ouvrage étant mal documentée, il est difficile d'être sûr que la liste est exhaustive. Parmi cette vingtaine de livraisons, au moins six ont été illustrées par Tézier :

- *Les scalpeurs rouges.*
- *L'ouragan de feu.*
- *La diligence d'Omaha.*
- *Avant six jours ou je serai mort !*
- *La chevelure sanglante.*
- *Les mangeurs de buffles.*

La signature de Tézier, toujours identique à celle de ses débuts, apparaît sur les couvertures que nous avons trouvées. En explorant la production de Jean Bourdeaux, nous avons exhumé ces deux

romans, parus en 1932, dans la même veine que les *Buffalo Bill*, dont les couvertures sont attribuables à Eugène Tézier :

- *Les Pirates de la prairie.*
- *Le Cavalier fantôme.*

Elles ne sont pas signées mais elles lui sont attribuables tant par le style que par la représentation de cet homme à la barbe en pointe et à la moustache à la Napoléon III, que l'on retrouve dans l'œuvre d'Eugène Tézier depuis ses débuts. Ce personnage, qui ressemble au chasseur alpin de la page de titre de *Nos Alpins*, est peut-être aussi un autoportrait d'Eugène Tézier.

Comme on le constate, la dernière illustration identifiée date de 1932. Eugène Tézier est alors âgé de 67 ans. Il est probable que pendant toutes ces années, il a continué, sûrement difficilement, à faire des travaux d'illustrations « alimentaires ». Son style vieillissant au moment où l'art décoratif devient la norme pour le dessin d'illustration, associé à des difficultés personnelles que l'on pressent mais que l'on ne connaît pas, l'ont probablement éloigné peu à peu du monde de l'illustration d'ouvrages qui connaît pourtant, à ce moment-là, une activité florissante.



Figure 25 : Deux couvertures signées de Tézier pour la série des *Buffalo-Bill* de Jean Bourdeaux et une couverture non signée pour un autre roman pour la jeunesse de Jean Bourdeaux.

Depuis leur aménagement au 3 rue Campagne-Première en 1907, puis au 8bis de la même rue quelques années plus tard, Eugène Tézier et Marguerite Degoy n'ont plus quitté Montparnasse. Ils y sont encore recensés en 1936. C'est l'adresse qui apparaît dans l'acte de décès d'Eugène Tézier. Il est mort le 9 février 1940 à l'hôpital Cochin, à 74 ans. Il est déclaré comme artiste peintre. Quelques jours plus tard, il est inhumé au cimetière de Thiais. Sa veuve a dû se retrouver dans une situation très précaire, dans cette France en pleine guerre. Marguerite Degoy avait de nombreux frères et sœurs, dont Lucile, née en 1876, qui avait épousé Pierre Philippe Drillien, un bourrelier originaire de la Saône-et-Loire. Lors de ce mariage à Paris en 1901, Eugène Tézier est là-aussi témoin. Le couple a ensuite quitté la capitale Paris pour vivre à Sennecey-le-Grand, en Saône-et-Loire. Après le décès de son mari, Lucile Degoy, veuve Drillien, s'installe dans le petit village voisin de Montceaux-Ragny, où elle est recensée à partir de 1931. Sa sœur Marguerite Degoy, devenue veuve d'Eugène Tézier, l'a rejointe

dans ce village. C'est là qu'elle meurt le 11 juin 1946, à 64 ans. L'administration fiscale ne peut que constater qu'elle ne possède rien à son décès²², ce qui était probablement aussi le cas de son mari.

À son décès, Eugène Tézier possédait sûrement un fonds d'atelier avec ses dessins, peut-être des peintures, des livres, pourquoi pas son exemplaire personnel de *Nos Alpines*, des correspondances avec ses amis dauphinois, autrement dit tout ce que l'on accumule après une vie de travail et d'amitiés. Que sont devenus tous ces documents et ses œuvres ? Mystère. Il est notable qu'il n'apparaît quasiment aucune œuvre originale de Tézier sur le marché des antiquités. Il y a quelques années, quelques enveloppes illustrées par Tézier ont été mises en vente sur un site d'enchères en ligne. Il a laissé quelques dessins dans le registre de l'hôtel Bonnabel, du col du Lautaret²³. A l'heure actuelle, seuls deux ensembles importants de dessins originaux sont connus. L'un est l'ouvrage illustré d'Alpinus (voir ci-dessus) et l'autre est un exemplaire des *Bas-Fonds de la société* d'Henry Monnier, illustré de 180 aquarelles originales de Tézier²⁴. Espérons qu'il existe des archives, encore enfouies, mais précieusement conservées jusqu'à aujourd'hui. Peut-être qu'un jour, à l'occasion d'une succession ou d'une vente, elles réapparaîtront au grand jour.

L'histoire de sa famille a aussi été un handicap pour que des archives et donc sa mémoire soient préservées. En effet, après la fertilité de la génération des parents, il est frappant de constater que les six enfants du couple Jean-Pierre Tézier et Louis Weber qui ont atteint l'âge adulte n'ont laissé aucun descendant. Le fils aîné, Jean Tézier, jumeau d'Eugène Tézier, est décédé célibataire à l'âge de 24 ans. Eugène Tézier et Marguerite Degoy n'ont pas eu d'enfant. Edouard Tézier est mort à Paris célibataire et sans profession à l'âge de 44 ans. La sœur aînée Amélie, s'est mariée tardivement à Paris, en 1921, alors qu'elle avait déjà 48 ans. La sœur cadette Alice, dont on sait fort peu de chose, est morte célibataire à Crupies en 1968 à 87 ans. Ernestine, mariée en 1905 à Achille Achard, de Bourdeaux, aurait pu assurer la relève. Le couple n'a pas eu d'enfants. Il n'y a donc eu ni enfants, ni neveux ou nièces pour défendre la mémoire d'Eugène Tézier. Comme par ailleurs, il ne semble pas avoir gardé de liens au sein de la communauté dauphinoise, dont les rangs étaient déjà éclaircis en 1940, il n'y a même eu personne pour lui rendre un dernier hommage à son décès.

Lorsqu'on relève les différentes qualifications qu'on lui attribue ou qu'il se donne dans les documents ou les actes où il apparaît, c'est celle de peintre qui revient le plus souvent, accolée parfois à celle d'artiste ou de dessinateur. Dans son acte de mariage, son acte de décès, les actes où il apparaît comme témoin, c'est d'abord la profession de peintre qu'il met en avant. C'est donc ainsi qu'il voulait être reconnu aux yeux de ses contemporains. Or, dans l'ensemble de sa production, la peinture n'apparaît que trois fois, à mettre en regard des multiples dessins et illustrations qui forment le gros de sa production. La première fois, en 1892, il peint des « grands panneaux [...] représentant, sous toutes ses vilaines faces, l'horrible Constans », pour le banquet de l'« Avant-Garde de la Seine ». Ces panneaux sont perdus, s'ils n'ont pas été détruits immédiatement après le banquet. La deuxième fois est la commande de deux grands panneaux pour le buffet de l'Hôtel Terminus de la gare de Briançon, en 1901. Enfin, nous possédons une petite huile sur toile, probablement de la même époque, représentant la gare de Briançon. Tout cela est bien maigre pour quelqu'un qui se voulait peintre et se présentait ainsi aux yeux de tous. De même, aucune participation à des salons n'a été trouvée.

²² Bureau de Sennecey-le-Grand, Table des successions et absences, 1933-1948.

²³ Ces dessins de l'été 1895 sont cités dans la *Chronique Alpine. Au Lautaret*, par H. Vieux, parue dans *Les Alpes illustrées*, les 25 juin 1896 et 9 juillet 1896.

²⁴ Cet exemplaire appartenait au bibliophile Laurent Gérin. Il a été vendu lors de la dispersion de sa bibliothèque en mars 1906 à l'hôtel Drouot.

Henri de Vinante avance : « Le grand mérite de Tézier consiste à s'être formé seul, à ne s'être enrégimenté dans aucune école, à être demeuré indépendant en vrai Dauphinois. C'est ce qui lui assure une forte individualité parmi les peintres de montagnes. » Ce qui est présenté comme un mérite est probablement un handicap. N'avoir appartenu à aucun atelier, ni aucun cercle d'artistes lui a probablement fermé la porte des différents salons, officiels ou parallèles, par lesquels les artistes se faisaient connaître. Son biographe dit encore : « Dès lors, son âme ne fut plus inquiète, sa voie fut trouvée. Il ne rêva plus qu'une chose : être le peintre du Dauphiné. » Vu sa production quasi-nulle et son absence totale de notoriété, ce rêve a abouti à un échec, sauf à ce que l'on découvre des œuvres ignorées. Comment a-t-il ressenti cet échec ? On imagine qu'il l'a ressenti douloureusement. Peut-être que cela explique aussi ces années d'inactivité vers 1904-1908 et la médiocrité de son activité et de ses productions jusqu'à son décès plusieurs décennies plus tard.



Figure 26 : Tableau d'Eugène Tézier, signé en bas à gauche, représentant la gare de Briançon, sans date.

Bibliographie d'Eugène Tézier

Bibliographie des ouvrages illustrés totalement ou partiellement par Eugène Tézier, par ordre chronologique.

Lucie Guillemin, *A toute vapeur de Paris à Corbeil*.
Briançon, chez l'auteur, 1894.

L'Emballer emballé : Chansonnette. Paroles d'Edmond Benjamin et musique d'Émile Duranthon.
Paris, Vve Fatout & Girard, [1894].

La Valse des serpentins. Paroles d'Henri Second et musique d'Émile Duranthon.
Paris, Vve Fatout & Girard, [1894].

Chatillon-Plessis, *La vie à table à la fin du XIXe siècle : théorie, pratique et historique de gastronomie moderne*.
Paris, Firmin-Didot, 1894.

Club Alpin Français. Section de Briançon. Souvenir de l'Inauguration du Refuge Évariste-Chancel (2,500 mèt.) et du Refuge de l'Aigle (3,400 met.)
Paris, imprimeries Lemercier, [1894].

Paul Guillemin, *Les Refuges alpins du Dauphiné : inauguration du refuge-hôtel Évariste-Chancel (2 540 mètres)*.
Briançon, Chez les principaux libraires, 1894.

Annuaire du Club alpin français, Année 1895.
Paris, Club Alpin Français, 1896.
Article de J. Lemercier, *Nos Bataillons alpins*.

Paul Guillemin, *Le Dauphiné et les Dauphinois dans la charge et la caricature*.
Grenoble, Imprimerie Baratier, [1897].

Annuaire du Club alpin français, Année 1897.
Paris, Club Alpin Français, 1898.
Article de Paul Guillemin, *La Meije dans l'image (complément et suite)*.

Eugène Tézier, *Nos Alpines*. Textes d'Henri Second
Grenoble, Falque et Perrin ; Paris, J. Groux, 1898.

Louis R. Barnouin, *Les Alpes mystérieuses*.
Grenoble, Falque et Perrin, 1898.

Henri Second, *En plein soleil*.
Grenoble, Falque et Perrin, 1900.

T. Alvar-Garnier, *Ballet Pompadour, pour piano*.
Valence, Leplat, [1901].

Jane Misme, *Les Dauphinois à Paris. M. Maurice Faure*.
Grenoble, Librairie dauphinoise, 1902.

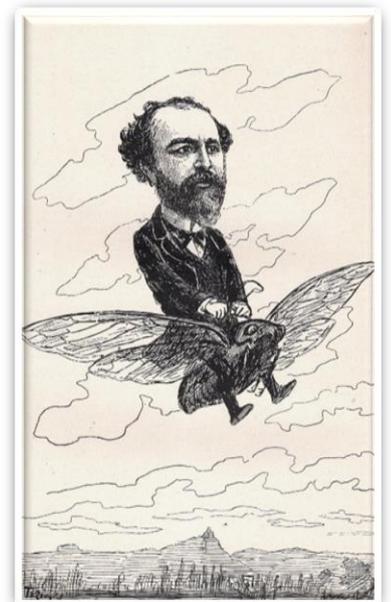


Figure 27 : Maurice Faure, par Eugène Tézier

Émile Roux-Parassac, *Études Dauphinoises Contemporaines. I. Paul Guillemin.*
Paris, Société Parisienne d'Éditions, 1904.

Émile Roux-Parassac, *L'Alpinisme populaire. Le Rôle social de l'Alpinisme.*
Grenoble, Gratier et Rey, 1904.

Marius d'Athis, *Gustave Ancelin.*
Paris, Société Générale d'Éditions, 1909.

Jean Franc, *Tableautins et fabliaux.*
Paris, H. Malet, [1912].

Max & Alex Fischer, *Mariages de raison.*
Paris, F. Rouff, « La Grande Collection nationale », n° 10, s.d. [ap. 1913].

Émile Hinzelin, *Histoire illustrée de la guerre du droit. 1914.*
Strasbourg, 1916.

Albert Noblet, *Poèmes d'Italie. Poèmes vécus.*
Paris, Libr. des lettres, 1923.

Jean Bourdeaux, *Buffalo-Bill*
Paris, Belles éditions françaises, [1925]
Numéros illustrés par Eugène Tézier :
N° 2. *Les scalpeurs rouges.*
N° 4. *L'ouragan de feu.*
N° 5. *La diligence d'Omaha.*
N° 6. *Avant six jours, ou je serai mort !*
N° 7. *La chevelure sanglante !*
N° 8. *Les mangeurs de buffles.*

Paul Dancray, *Belle idole.*
Paris, 1926, collection : « Mon roman complet illustré », n° 176.
La couverture illustrée signée d'un epsilon est peut-être d'Eugène Tézier.

Casanova, *Mémoires amoureux de Casanova*
Paris, France-Edition, [1931]

Émile Pech, *Au fond de l'abîme, aventures chez les pirates du Pacifique.*
Paris, Gedalge, 1931.

Jean Bourdeaux, *Les Pirates de la prairie.*
Paris, F.Rouff, 1932.
Couverture illustrée non signée, mais attribuable à Eugène Tézier.

Jean Bourdeaux, *Le Cavalier fantôme.*
Paris, F.Rouff, 1932.
Couverture illustrée non signée, mais attribuable à Eugène Tézier.

Pierre Dufay, *Le pantalon féminin : un chapitre inédit de l'histoire du costume. Nouvelle édition remaniée, considérablement augmentée.*
Paris, Charles Carrington, s.d.

Paul Carillon, *Le Roman d'un verrier*.
Paris, F.Rouff, s.d.

Jacques Serres, *Robert Macaire et Bertrand : roman inédit*.
Paris, Les Belles Éditions Françaises, s.d.



Figure 28 : Plaquette pour l'inauguration du refuge Évariste-Chancel, illustrée par Eugène Tézier, 1894
(source : fonds Guillemin, Archives départementales des Hautes-Alpes).

Bibliographie

Il n'existe que trois articles sur Eugène Tézier et aucune notice biographique ou bibliographique. Il est en particulier absent du *Dictionnaire des peintres, sculpteurs et graveurs du Dauphiné*, d'Yves Deshairs et Maurice Wantellet, paru en 2008.

- *Eugène Tézier*, par Henri de Vinante, dans *Les Alpes pittoresques* (juin 1902). Article documenté sur la vie d'Eugène Tézier et sur sa contribution au Dauphiné, illustré d'un autoportrait.
- *Portraits à l'encre*, par Ch. Fontane, dans *Le Cartophile*, n° 33, juin 1903. Article plus complet qui aborde aussi bien son travail « dauphinois » que ses caricatures, illustré d'un autoportrait.
- *Un inconnu célèbre ! Rostro*, par Bruno de Perthuis, dans *Cartes Postales et Collections*, paru en juin 2005 (pp. 16-25). Article sur les caricatures politiques de Rostro, publiées entre 1903 et 1904, avec de nombreuses reproductions de cartes satiriques politiques, qui contient un inventaire exhaustif de sa production.

Généalogie de la famille Tézier :

<https://gw.geneanet.org/bibdauphinoise?n=tezier&oc=&p=eugene+eugene+louis>

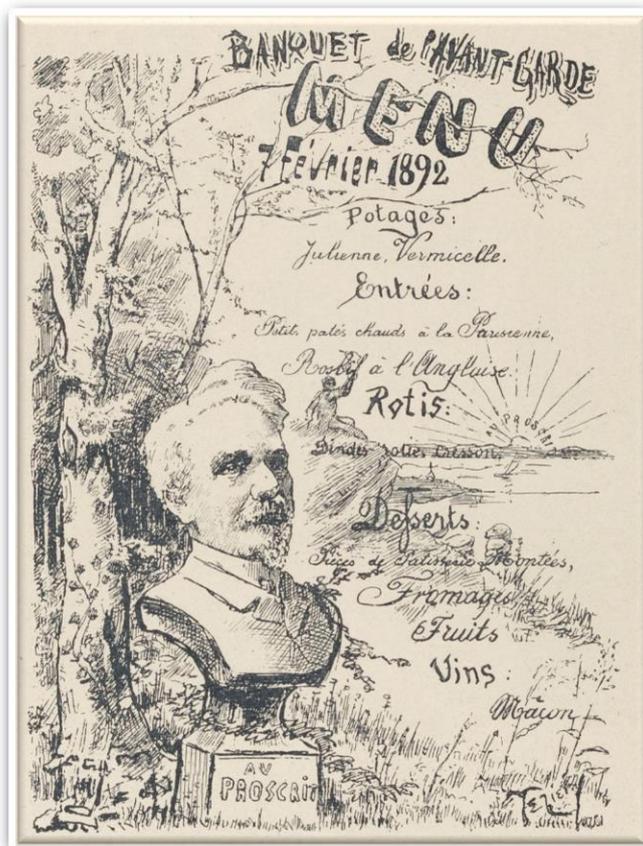


Figure 29 : Menu du banquet de l'Avant-Garde, par Eugène Tézier, 1892.